

LA VOIX

DE LA

NATURE,

OU

LES AVANTURES

DE MADAME

LA MARQUISE DE***.

PAR MAD. DE R. R.

AUTEUR DE LA PAYSANNE PHILOSOPHE.

QUATRIÈME PARTIE.



A AMSTERDAM;

AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE.

M. DCC. LXVI.

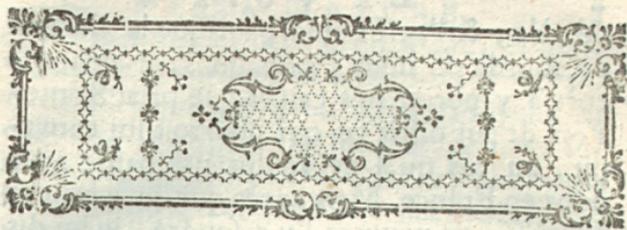
5

L'AN VOIX
DE LA
M A T U R E
O U
LES MATHÉMATIQUES
DE MADAME
LA MARQUISE DE
PAR MAD. DE R. E.
MUSEUM DE LA PAYSANNE PHISIOLOGIE
QUATRIÈME PARTIE



A AMSTERDAM
AUX DÉPENS DE LA COMPAGNIE
M D C C L X V I





LA VOIX
DE LA
NATURE,
OU
LES AVANTURES
DE MADAME
*LA MARQUISE DE ***.*

LE Capitaine avoit eu la précaution de se munir de quelques provisions; nous soupâmes d'assez bon apétit, & l'on convint que le lendemain, si la mer continuoit à être calme, ces Messieurs en retournant à leur bord, nous enverroient la chaloupe pour pouvoir embarquer ce que nous avions retiré de plus précieux des débris de notre Vaisseau. Une partie de la nuit se passa à les descendre sur la rive. Mon Nègre travailla avec beaucoup

IV. Partie. A

de zèle, & l'après-midi, lorsque la chaloupe aborda où nous l'attendions, il aida encore à y porter nos caiffes. Je priaï Sainte-Foix de lui offrir ce qui pourroit lui convenir, au cas qu'il ne voulût pas passer avec nous en France. Mais après que je le lui eus proposé, ne pouvant l'y résoudre, je lui dis que pour reconnoître les services qu'il m'avoit rendus, je voulois qu'il choisît dans tout ce que nous avions ce qui pourroit lui faire le plus de plaisir. Ce bon homme mit de côté un baril dont on ne vouloit pas se charger, parce qu'il n'étoit rempli que de briquets, de couteaux, de ciseaux & d'autre ferraille: je voulus l'empêcher d'emporter une pareille misère, & lui dis de choisir quelque autre chose de plus de valeur; mais il m'assura que tout ce que je pouvois lui offrir étoit des choses inutiles à sa Nation; qu'avec ce seul baril il seroit le plus riche de sa Contrée, & qu'il n'avoit pas besoin d'autres biens. Je le chargeai d'assurer Mirka que je n'oublierois jamais les services qu'elle m'avoit rendus, en lui présentant ma montre comme le seul bijou que je pouvois lui offrir; mais le bon homme refusa de la prendre. Tu ne vois pas, Lila, me dit-il, que si je lui porte ce présent, dont il n'y a point de pareil dans le monde, se fera la déclarer complice de ta fuite, l'exposer à perdre les bonnes grâces du Roi, qui chercheroit peut-être à s'en venger cruellement. Je convins qu'il avoit raison, & ne pus m'empêcher d'admirer son bon sens.

Nous passâmes dans la chaloupe, & arrivâmes sur la fin du jour à bord du Vaiffeau. Mon Nègre nous avoit suivi des yeux en côtoyant le rivage. On fut plus de trois semaines sans pouvoir lever l'ancre, parce que les vents nous étoient tout-à-fait contraires : nous étions heureusement à couvert sous une pointe de roc qui formoit un angle qui servoit d'abri, & rendoit cet endroit aussi sûr que dans un port.

J'étois dans des tranfes qui ne me permettoient aucun repos ; & si ce n'eût été le desir ardent de revoir ma famille, je crois que j'aurois mieux aimé passer le reste de ma vie dans ma grotte, que de m'exposer sur un élément qui m'avoit été aussi contraire. Ces Messieurs firent ce qu'ils purent pour me tranquilliser. Le vent devint enfin favorable, & lorsqu'on se dispoit à lever l'ancre, j'aperçus du côté du rivage deux personnes qui nous faisoient signe d'envoyer la chaloupe pour les prendre : je reconnus mon Nègre, mais je ne pus d'abord distinguer qui étoit la personne que je voyois avec lui ; je pria le Capitaine de vouloir bien les envoyer chercher ; il l'ordonna à l'instant, & je montai sur le pont pour les voir arriver.

C'étoit ma tendre Mirka, qui, dès qu'elle fut à bord, vint se précipiter dans mes bras. Tu m'as pensé coûter la vie, me dit-elle en me baignant le visage de ses larmes ; mais j'oublie tout ce que j'ai souffert ; le plaisir d'être avec toi va me tenir lieu des honneurs dont je devois jouir. Chère Mirka, repris je, le

Ciel t'a conduite vers nous pour t'en procurer qui seront plus dignes de toi; & puisque tu veux bien me choisir pour ta compagne, je vais mettre tous mes soins à dissiper des chagrins dont je suis seule la cause. Non, dit Mirka, ce n'est pas toi qui es l'auteur de mes peines, je ne suis pas assez injuste pour t'en accuser; les maux dont je puis me plaindre se sont fait sentir avant que je te visse, & je ne regarde point cette dernière aventure comme un malheur, puisque je n'aurois jamais pû être heureuse avec le Roi. Mais, ma chère Mirka, comment a-t'on découvert que tu avois eu part à ma suite?

Zincombe, dit Mirka, l'une des femmes destinées à te servir, est celle qui m'a accusée devant le Roi de t'avoir fait enlever par mon Nègre; & comme il ne s'est point trouvé pour ma défense, on a fait assembler les Anciens, qui m'ont condamnée tous d'une voix à être renfermée dans le souterrain, qui est une prison réservée pour ceux qui doivent se préparer à mourir. Mon crime, il est vrai, étoit de m'être opposée aux desirs de leur Roi, d'avoir troublé son repos & sa tranquillité: tu sçais qu'après le Soleil il est le seul qu'on révere comme un Dieu: je n'avois donc d'autre ressource que celle d'implorer sa clémence. Le Roi s'y seroit volontiers porté, si les Anciens ne s'y fussent opposés. J'étois entre la vie & la mort, lorsque mon Nègre, après t'avoir quittée, aprit le malheureux sort qui m'attendoit. N'osant d'abord se montrer, il vint roder la nuit autour

du souterrain; & comme il n'étoit point connu de celui qui en gardoit l'entrée, il s'en aprocha pour lui étaler les tresors immenses que tu lui as donnés. Tous ces biens sont à toi, lui dit il, si tu veux me permettre d'enlever Mirka. L'autre ébloui par ces richesses, n'a fait aucune difficulté de me laisser sortir; il s'est emparé du baril, & a passé dans une autre Contrée. Pour moi, réfléchissant que je mourrois pour une cause injuste, j'ai trouvé que je ferois beaucoup mieux de prolonger mes jours, puisque l'occasion me devenoit favorable. Je suivis le conseil de mon Nègre, qui me dit que nous n'avions pas un moment à perdre pour éviter la mort qui nous étoit destinée, que le pis aller seroit d'y avoir recours lorsque nous n'aurions plus aucune ressource. Il m'a d'abord conduite vers cette rive, où il t'a vue embarquer; & si je ne t'avois point retrouvée, ma chère Lila, mon dessein étoit de me faire porter dans ton habitation pour y attendre un Vaisseau. Il est vrai que j'aurois pu aller retrouver mon pere, qui commande à plusieurs Contrées; mais de fortes raisons m'en ont empêché. Je suis bien malheureuse, repris-je, d'être venue troubler ta tranquillité! Je crois bien plutôt que tu es venue pour faire mon bonheur.

Ces Messieurs regardoient Mirka avec une sorte d'admiration, & quoiqu'ils n'eussent pas compris un mot à tout ce qu'elle venoit de dire, elle mettoit tant de graces dans ses discours, qu'ils jugèrent néanmoins qu'elle

devoit avoir beaucoup d'esprit. La beauté jointe à un air de franchise, est le plus grand de tous les avantages extérieurs, & celui qui donne plus de poids aux paroles que l'éloquence même.

Mirka étoit la plus belle femme, & en même tems la plus aimable qu'on pût voir; elle avoit le regard séduisant, beaucoup de physionomie; il sembloit que son ame fût venue se placer entre ses deux sourcils pour s'y montrer à découvert. Elle étoit faite à peindre, un air majestueux, le cœur tendre, fait pour aimer & incapable de tromper. La suite de ces Mémoires achèvera de la faire connoître. J'expliquai à ces Messieurs la conversation que je venois d'avoir avec Mirka: ils marquèrent beaucoup de sensibilité pour ses malheurs; la beauté a des charmes dans l'un & l'autre sexe qui entraînent presque tout le monde à prendre son parti. Mirka gagna tous les cœurs, & chacun s'empressa à lui faire sa cour; mais elle reçut tous ces hommages sans en être touchée; pour moi je m'y attachai au point de ne pouvoir plus m'en séparer, & je l'aimois toujours avec le même plaisir. On mit à la voile par un vent des plus favorables, & nous arrivâmes en Amérique après une longue navigation, qui fut néanmoins fort heureuse.

Mon frère, en débarquant, engagea le Capitaine qui devoit séjourner pour prendre des rafraîchissemens, de venir se délasser avec nous des fatigues d'un aussi long voyage; il accepta les propositions de mon frère, &

Dumont fut envoyé afin de prévenir Madame d'Orval de notre arrivée. En s'informant de sa santé, il revint deux heures après au-devant de nous avec un jeune Officier qui tira Bracmont en particulier & lui parla long-tems. Inquiète de leur conversation, je demandai s'il n'étoit point arrivé quelque accident à Madame d'Orval. Non, dit mon frere avec beaucoup d'émotion; le Ciel permet que je revoie encore cette chère & tendre amie. Dieu! qu'elle va ressentir de joie en nous voyant! Adélaïde, faites-moi le plaisir de m'attendre ici avec la charmante Mirka. Non, repris-je vivement, & en me saisissant de son bras, je ne vous quitte point, & si Monsieur a quelques secrets à vous dire, il peut parler librement. L'Officier me regarda en souriant de ma vivacité, ne répondit rien, fit un signe à Bracmont, & presenta la main à Mirka. Ce sourire, que j'interprétois mal, & ce clin-d'œil mystérieux, me piquèrent & m'inquiétèrent beaucoup.

Arrivés chez Madame d'Orval, nous la trouvâmes seule: cette Dame se leva pour me recevoir: elle me tint long-tems serrée dans ses bras en me faisant mille caresses. Voilà donc enfin cette chère Adélaïde qui nous a causé tant d'inquiétude! Et vous, mon cher Bracmont, poursuivit-elle en l'embrassant, le Ciel vous rend à mes vœux, & en comblant tous vos desirs il remplit les miens! On a dû vous prévenir, mon fils, sur ce qui est arrivé; mais après un si long voyage, dans lequel cette chère enfant a dû

essuyer bien des fatigues, je crois qu'il seroit à propos de la faire mettre au lit. Je vous assure, dis-je, Madame, que je ne me sens nullement fatiguée, & vous supplie de vouloir bien ne me point priver du plaisir d'être avec vous; sensible aux bontés que vous avez eu pour mon frere, permettez au moins que je profite de cet instant pour vous en témoigner ma reconnoissance.

Le jeune Officier entra alors avec Mirka, & mon frere la prenant par la main, la presenta à Madame d'Orval, qui la reçut avec cette bonté & cet air de franchise qui l'accompagnoient dans toutes les actions. Je gage, dit cette Dame en me regardant, que notre charmante Adélaïde ne s'attend pas aux bonnes nouvelles que je vais lui apprendre. Je pense, Madame, qu'il vous seroit très-difficile de nous annoncer quelque chose qui pût nous faire de la peine: le plaisir de vous voir l'emporteroit sur tout. Cela est fort obligeant, dit Madame d'Orval; cependant il s'en prépare un autre auquel je ne doute nullement que vous ne soyez très-sensible; vous en conviendrez lorsque vous saurez que dans l'inquiétude où je me suis trouvée, de ne recevoir aucune nouvelle de Monsieur votre frere, après plus de six mois d'absence, je me suis déterminée d'écrire à Madame d'Embleville pour sçavoir si elle l'avoit vue, & s'il ne lui étoit point arrivé quelqu'accident. J'ajoutai un détail des circonstances qui l'avoient engagé à partir, & j'adressai ma lettre chez M. Pichard, persua-

dée qu'elle lui seroit exactement rendue. La réponse que je viens de recevoir par un Vaisseau de la Compagnie des Indes, m'annonce que Monsieur votre pere venoit de s'embarquer avec M. de Verneuil pour passer en Amérique, ainsi je les attends, peut-être même au moment que je vous parle sont-ils débarqués dans quelques-uns de nos ports.

Grand Dieu! m'écriai-je, ils sont ici, je le sens au trouble qui s'empare de mes sens; on veut ménager ma sensibilité. Ah! Madame, lui dis-je en me jettant à son cou, ne différez plus mon bonheur; que je meure de plaisir dans les bras de mon pere. Où est-il? Puis, sans attendre de réponse, je courus vers la porte d'un cabinet où j'avois entendu quelques mouvemens, & l'ouvrant précipitamment, oui, c'est lui-même, poursuivis-je en me jettant dans ses bras, qu'il tenoit ouverts pour me recevoir. Mais la force du sentiment me saisissant, je ne pus proférer un seul mot; mon ame étoit sur mes lèvres, & la nature épuisée par la vivacité du sentiment, avoit besoin de reprendre une nouvelle vigueur pour la ranimer.

Mon pere, qui avoit voulu ménager notre première entrevue, ne doutant point des révolutions qu'elle me causeroit, se trouva lui-même dans une si grande agitation, que, sentant ses forces l'abandonner, qu'on la prenne, dit-il à Verneuil, qui déjà me serroit dans ses bras: quel enfant! quel cœur, & quelle pétulance dans les sentimens qui

animent son ame ! je les lis tous. Verneuil ! tu la tiens ; mon fils , ménage sa tendresse , cache lui une partie de la tienne. Hélas ! que le Ciel puisse désormais répandre sur vous & sur mes autres enfans ses bienfaits les plus purs.

Revenue enfin de ce premier mouvement , je dis à Verneuil tout ce que l'amour put m'inspirer de plus tendre : je lui demandai cent fois des nouvelles de Madame d'Embleville , de celles de ma mere , de la sienne & de M. Pichard. Une question étoit suivie d'une autre , & je ne lui donnois pas le tems de placer un seul mot ; ses yeux me parloient , & ce langage que j'entendois si bien , me suffisoit. Je retournai ensuite à mon pere , & lui dis en lui prenant les mains que je baisois : Mon frere est ici , cher Papa , il est digne de vous ; ne seriez-vous pas bien aise de le voir ? Oui , ma fille , je le verrai avec un vrai plaisir , pourvu que vous vous tranquillifiez. Je vous assure qu'on ne peut l'être davantage. Il sourit de ma réponse , & je sortis du cabinet pour appeller Bracmont ; mon pere & Verneuil me suivirent.

Dès que mon frere aperçut le Comte il se jeta à ses pieds , en le suppliant de lui pardonner les chagrins qu'il lui avoit occasionnés , en le privant si long-tems d'une fille dont le mérite lui avoit acquis toute sa tendresse. L'ignorance de mon état , ajouta mon frere en s'attendrissant , & les qualités d'Adélaïde , sont les seules causes de mon erreur ; je n'ai pu la voir sans l'aimer , & les sentimens de la

nature ont fait une telle impression sur mes sens, que trompé par les apparences, je me suis senti animé de la plus vive passion, & n'ai pu souffrir qu'un autre possédât tranquillement l'objet de mon amour. Levez-vous, mon fils, dit le Comte en l'embrassant, tout est pardonné, & ce jour est trop heureux pour en troubler la douceur par de vains reproches; je ne veux songer désormais qu'au bonheur dont je jouis d'avoir réuni mes enfans.

Bracmont embrassa Verneuil, en le priant de lui pardonner les maux qu'il lui avoit causés. J'en suis assez puni, dit-il, par tout ce que j'ai souffert. Madame d'Orval l'interrompit pour le prier de lui faire le recit de tout ce qui nous étoit arrivé. Mon frere y consentit, & lorsqu'il fut à l'endroit où je lui fus enlevée, il s'arrêta pour me donner le tems de raconter mon histoire; ce que je fis en peu de mots. Je ne m'étendis que sur les obligations que j'avois à la charmante Mirka. Depuis mon retour vers mon frere, ajoutai-je, je n'ai pas encore eu le tems de m'informer de ce qu'il avoit souffert avec les Barbares qui nous attaquèrent si cruellement. Mon frere reprit la parole, & continua ainsi son recit.

Lorsque je vis qu'on m'avoit enlevé Adélaïde, je fis signe à Sainte-Foix de nous rendre, dans l'espérance que j'avois de pouvoir la rejoindre: je leur expliquai du mieux que je pus mes intentions par plusieurs signes, auxquels je crois qu'ils ne comprirent rien;

car regardant ensuite de tous côtés ils parurent désolés de ne la plus voir, ce qui me fit croire qu'ils ne nous avoient attaqués que dans la vue de nous l'enlever. Cependant nous fûmes forcés de les suivre, ne pouvant résister au nombre qui nous entourait. Après avoir marché pendant huit jours, nous arrivâmes au bout d'un grand Lac, où ils nous obligèrent de passer la nuit.

Le lendemain plusieurs d'entr'eux se jetèrent dans de petits canots dont ce Lac est couvert, pour passer de l'autre côté : quatre jours après nous les vîmes revenir. Ils étoient accompagnés d'un vénérable Vieillard, couvert d'une longue robe de drap écarlate, bordée de martre. Ce Vieillard nous demanda en Grec de quelle Nation nous étions, ce que nous venions faire dans un Pays si désert; si notre intention étoit de leur déclarer la guerre, & si le nombre de nos forces étoit considérable. Sainte-Foix, qui entend un peu cette Langue, & qui la parle assez mal, entreprit néanmoins de répondre.

Vous voyez, dit-il à ce Vieillard, en me montrant avec Dumont, le nombre que nous sommes : un malheureux naufrage où notre Vaisseau à péri, nous retient dans ce désert : notre intention n'a jamais été de venir pour vous faire la guerre; nous ne voulons troubler la tranquillité de personne; nous sommes François, & n'attendons qu'une occasion pour retourner dans notre Patrie. Si vos gens ne nous avoient pas forcés de les suivre, vous n'auriez peut-être jamais en-

rendu parler de nous. Je te crois, reprit le Vieillard, je trouve de la vraisemblance à ce que tu me dis, & je ne puis croire que tu veuille me tromper. Cependant je ne suis pas le maître de te renvoyer ; il faut que je retourne rendre compte de ma commission : je suis bien sûr de la réponse qu'on va me faire ; mais je me sens du penchant à te rendre service : ton air de franchise & de vérité me plaît. Je veux donc bien t'avertir que si toi & tes deux camarades entriez dans notre ville, jamais vous n'en pourriez sortir. Ainsi tâche de suivre, si tu peux, le conseil que je te vais donner : Nous célébrons demain une grande Fête pour la naissance d'un Prince que le Ciel a accordé à nos vœux, tous ces gens-ci ne manqueront pas de vouloir y assister ; lorsque tu verras que leur nombre sera diminué, tu n'as point d'autre parti à prendre que celui de tâcher de te sauver avec tes amis ; car je t'avertis que vos vies ne sont point ici en sûreté. Sainte-Foix le remercia, en le priant de lui dire si l'on n'avoit point mené chez eux une jeune personne qu'on nous avoit enlevée. Non, dit le Vieillard, j'en serois instruit, & je puis t'assurer que depuis plus d'une année il n'est passé aucun étranger dans la ville.

Le Vieillard rentra ensuite dans son canot, & le lendemain presque tous ces Arabes repassèrent de l'autre côté. Sainte-Foix, qui m'avoit expliqué la conversation qu'il venoit d'avoir avec le Vieillard, me dit que c'étoit l'instant de profiter de son conseil pour nous

fauver. Ceux qui étoient restés pour nous garder étoient dans une si grande sécurité sur notre compte, qu'ils s'endormirent : nous nous éloignâmes le plus promptement que nous pûmes, & nous marchâmes pendant plusieurs jours sans oser nous arrêter ni le jour, ni la nuit : nous reconnûmes enfin la plaine qu'il falloit traverser pour nous rendre au bord de la mer, & nous nous hâtâmes de regagner la grotte. Désespérés d'avoir perdu Adélaïde, je jurai de ne jamais quitter ces déserts que je ne l'eusse retrouvée : je priai Sainte Foix de ne me point attendre, & de profiter de la première occasion qui se rencontreroit. Ce généreux ami me répondit que sa fortune étoit attachée à la mienne, & que bonne ou mauvaise, il étoit très-résolu de la partager avec moi ; qu'il étoit accoutumé à la fatigue, & que sa plus grande peine étoit de me voir souffrir.

Madame d'Orval ne pouvoit comprendre comment j'avois pu résister à d'aussi grandes fatigues ; elle dit qu'il falloit que quelque génie bienfaisant m'eût secourue pour m'aider à supporter un si grand nombre de malheurs, & chacun me fit compliment sur les périls que j'avois évités. Comme tous ces recits avoient répandu une espèce de sérieux, Verneuil s'aprocha de moi dans le dessein de m'égayer par quelque folie.

Pendant le discours de mon frere, je m'étois occupée à regarder le jeune Officier qui s'étoit placé entre Mirka & moi : il me sembloit que sa physionomie ne m'étoit pas

inconnue , & je me sentoie un penchant pour lui qui me fit craindre que Verneuil ne s'en aperçût. Quoi , me dis-je en moi-même , n'aurai-je donc essuyé tant de traverses & résisté à tant d'attaques , que pour livrer mon cœur au premier coup d'œil ? & à qui ? à un jeune fou , qui me regarde à peine , & ne paroît affecté que de Mirka ? cet imbécille ne m'a pas encore adressé la parole : chacun s'empresse à me témoigner la joie qu'il a de me revoir , lui seul reste dans le silence : craindroit-il déjà de donner de la jalousie à Mirka , ou bien est-ce qu'il n'entendrait pas le François ? je ne connois point encore le son de la voix. Ces réflexions m'inquiétèrent , je n'osois lui parler la première , cependant je mourois d'envie de l'entendre. Pour contenter ma curiosité , je demandai à Verneuil si ce jeune Officier étoit muet. Ma question le fit éclater de rire , il sentit ma petite finesse. La compagnie voulut sçavoir ce que j'avois dit , & Verneuil le rendit d'une façon si plaisante , que personne ne put s'empêcher d'en rire. Je regardai dans ce moment mon beau jeune homme , & je m'aperçus qu'il se pinçoit les lèvres pour résister à l'envie qu'il en avoit. Comment , dis-je d'un air tout-à-fait naïf , il n'ose pas seulement rire ? Ah ! je commence à percer ce mystère : mon petit libertin , poursuivis-je en lui sautant au cou , vous n'aurez pas la gloire de me tromper plus long-tems : je pensai l'étouffer à force de le baiser.

On devine aisément que c'étoit Madame

d'Embleville, qui se dédommageant de la peine qu'elle avoit eue à se contenir dans une aussi grande réserve, me fit mille caresses, en me disant que mon pere avoit exigé qu'elle demeurât inconnue pour ménager ma sensibilité. Je ne sçais, ma sœur, si je dois vous pardonner, de m'avoir tenue si long-tems en suspens; vous êtes un petit fripon, qui avez pensé me faire faire une infidélité à Verneuil: je sentois mon cœur qui penchoit vers vous, sans en pouvoir deviner la cause: malgré le sujet que j'avois de me plaindre de ce que vous ne me faisiez aucune politesse, je crois même que j'étois déjà jalouse, & que je commençois à haïr Mirka, de ce qu'il paroïssoit qu'elle m'enlevoit un cœur que j'étois résolue de lui disputer.

Il me paroît, dit mon pere, qu'Adélaïde n'a pas perdu son tems parmi les Arabes, puisqu'elle en raporte un talent que je ne lui connoïssois pas; car il est assez rare de se servir de son mari pour faire expliquer son amant; mais le pauvre Verneuil est bien vengé, puisque le Chevalier ne l'a pas trouvée assez jolie pour mériter son attention, & qu'elle a été forcée d'en faire toutes les avances, qui ne pouvoient encore réussir, puisqu'il paroïssoit qu'il avoit donné son cœur à la belle Princesse. Je prétends bien aussi me venger de sa coquetterie, dit Verneuil. Mirka, qui ne comprenoit rien à tout ce badinage, nous interrompit pour me demander s'il étoit vrai que le Chevalier fût mon frere: elle se mit à rire lorsque je lui dis

dis dans sa langue, qu'il étoit ma sœur; elle se jeta à son cou, la nommant son beau Lila, Madame d'Embleville lui fit beaucoup de carettes, & me demanda si elle sçavoit qui elle étoit. Je l'assurai que je l'aimois trop pour lui rien cacher.

Sainte-Foix ne cessoit de regarder notre Chevalier, qui étoit beau comme l'Amour. On sçait que les femmes les plus laides sont jolies en homme. Madame d'Embleville naturellement jolie étoit charmante, & son teint un peu bruni ne la rendoit que plus piquante: je lui demandai par quel hazard elle se trouvoit ainsi déguisée; mais Madame d'Orval m'interrompit, en me disant qu'il étoit trop tard pour m'instruire de ce qui y avoit donné lieu; que le souper étoit servi. J'avois jeûné si long-tems, qu'on m'empêcha de me livrer à mon apétit; Verneuil qui étoit auprès de moi à table faisoit l'office de Médecin, en sorte que je me trouvois, comme Sancho Pança dans son Gouvernement de l'Isle de Barataria; dès que je voulois toucher à quelque chose, j'avois des coups sur les doigts: impatientée, je lui demandai depuis quand il s'étoit érigé en Médecin; que je ne voulois pas qu'il fût le mien, pour me faire mourir de faim; que je n'étois pas malade, & que je prétendois manger de tout ce qui me feroit plaisir. Il me dit que je l'étois plus que je ne pensois, puisque je ne connoissois pas mon mal; qu'il vouloit malgré moi entreprendre ma guérison, afin de s'immortaliser, & mille autres plaisanteries

qui m'impatientèrent beaucoup , parce que je voulois goûter d'un pâté , dont il ne me fut pas permis de tâter.

Après le souper , Madame d'Orval voulut elle-même nous conduire dans l'appartement qui nous étoit destiné. Cette Dame , prévoyant que nous ne voudrions pas nous séparer , nous mit dans une chambre où il y avoit deux lits jumeaux , & un autre à côté dans un grand cabinet , & elle se retira en nous priant de ne nous point amuser à causer. Dès qu'elle fut sortie , Bracmont rentra , pour engager Madame d'Embleville à lui raconter ce qui s'étoit passé depuis le moment qu'il m'avoit enlevée. Je m'attends , lui dit-il , à bien des reproches de votre part. Vous reconnoissez donc , dit ma sœur , les avoir mérités ? cela me suffit pour vous pardonner ; mais Adélaïde est trop fatiguée pour l'engager à veiller plus long-tems. Je vous assure , chère sœur , que je suis déterminée à veiller jusqu'à ce que vous ayez satisfait la curiosité de mon frere , & celle que j'ai d'apprendre tout ce qui vous est arrivé depuis votre séparation. Madame d'Embleville s'en défendit encore ; mais Bracmont & moi la pressâmes si vivement , qu'elle ne put résister à nos instances , & commença ainsi.

Lorsqu'on vous eut arrachée de nos bras , les hommes qui avoient accompagné votre ravisseur , nous empêchèrent d'appeller du secours ; & quand ils virent que ces Messieurs étoient prêts à rentrer dans le salon , ils prirent la fuite , & nous laissèrent dans un dé-

désespoir qui ne peut s'exprimer. Pour moi j'étois anéantie par la douleur, les autres pouffoient des cris lamentables; si bien que mon pere & Verneuil ne sçavoient à qui s'adresser pour apprendre le sujet d'un spectacle aussi triste; mais Verneuil parcourant des yeux tout le salon, où est donc mon Adélaïde, s'écria-t'il en s'approchant de Madame Pichard? Hélas, mon fils, elle fait le sujet de nos allarmes; on vient de nous l'enlever. A ces mots Verneuil fit un cri & tomba sans connoissance aux pieds de sa mere, qui, faisie d'effroi, se trouva hors d'état de lui donner du secours. Tout le monde étoit si troublé, qu'ils ne pouvoient que s'affliger, sans songer à remédier à rien; & il sembloit que le Comte eût seul conservé tout son bon sens. dans un aussi grand désordre: il donna d'abord tous ses soins au malheureux Verneuil, qui n'ouvrit les yeux que pour marquer son désespoir. J'ai tout perdu, s'écrioit-il; grand Dieu, que ne terminez-vous ma vie! Je ne vous reverrai plus, Adélaïde! Puis restant comme étouffé par ses sanglots, il refermoit les yeux & sembloit vouloir renoncer à la lumière.

Revenue un peu à moi-même, je m'approchai de Verneuil pour aider à Madame Pichard à le tranquilliser; mais tous nos soins furent inutiles, & il fallut que le Comte prit encore sur lui d'employer tout ce que la raison, l'esprit, la tendresse & l'amitié purent lui inspirer de plus consolant. Il entra d'abord dans sa juste douleur, & ne voulut

point la combattre, puisqu'il la ressentoit lui-même aussi vivement que Verneuil. Ensuite il essaya de l'apaiser un peu, en le flattant de quelques espérances, & en lui représentant qu'une ame noble & aussi généreuse que la sienne ne devoit pas ainsi se laisser accabler sous le poids de ses maux, & que lorsque le sort nous menace de ses plus funestes coups, nous devons lui montrer un cœur beaucoup plus grand que son courroux : en souffrant avec patience les disgrâces qui nous arrivent, c'est alors que la vertu brille davantage. Mon pere le conjura ensuite par ce qu'il avoit de plus cher, & par cette même Adélaïde, qui étoit l'objet de son amour & celui de leur mutuelle douleur, de tâcher de se surmonter lui-même, de crainte qu'on n'attribuât à un manque de courage ce qui n'étoit que l'effet d'une violente passion & d'une extrême douleur.

Le Comte sçavoit que Verneuil étoit très-sensible à la gloire; c'étoit donc le piquer par un endroit auquel il ne pouvoit résister. Il ajouta qu'il vouloit bien attendre qu'il eût repris ses forces pour l'accompagner dans les recherches qu'il se proposoit de faire, pour tâcher de découvrir quelques-unes de vos traces. Mon pere parvint enfin à rendre Verneuil capable de donner quelque relâche à ses sanglots, & de se soulager par des plaintes, qui consolent, en quelque façon, les malheureux. Nous l'obligeâmes ensuite de se mettre au lit : vous pensez bien qu'il n'y prit aucun repos. Le lendemain il nous parut aussi

changé que s'il eût effuyé une longue maladie ; je suis persuadée que l'amour en est une des plus dangereuses , & à laquelle la raison seule peut servir de Médecin ; mais qui peut la connoître cette maladie ? Dans les commencemens d'une tendre passion , tout nous plaît , tout nous engage ; le venin se glisse dans notre cœur , & ce poison est d'autant plus à craindre , qu'on le prend avec plus de plaisir : il semble que tous nos sens conspirent contre nous pour devenir nos assassins.

Le lendemain toutes les personnes qui avoient passé la nuit dans la plus grande consternation , se disposèrent à partir. Madame Pichard , trop occupée de sa douleur , ne prit aucun soin de les retenir. Pour moi , j'aurois voulu être seule pour m'y livrer entièrement ; mais je me devois à la tendresse d'un pere , à l'amitié de Monsieur & de Madame Pichard , & à la fidélité du malheureux Verneuil , tous quatre inconsolables , & formant mille résolutions sans s'arrêter sur aucune. Ma mere venoit encore augmenter nos peines : comment nous résoudre à lui apprendre une nouvelle qui devoit lui percer le cœur ? Elle qui nous croyoit livrés à la joie la plus complete , qu'alloit-elle devenir en aprenant nos malheurs ? Nous résolûmes de les lui cacher le plus long-tems que nous pourrions. Mon pere commença d'abord par lui écrire qu'une légère indisposition retenoit Verneuil dans son appartement. Que ne pouvant néanmoins l'exposer , nous serions encore privés quelque-tems du plaisir de la voir.

On vouloit prolonger cette feinte maladie jusqu'à ce qu'on eût reçu quelques-unes de vos nouvelles.

Quatre jours après , un des amis de Verneuil dont on ne s'étoit pas seulement aperçu de l'absence , (dans le trouble où nous étions , nous aurions oublié toute la terre pour ne nous occuper que de nos maux ;) cet ami , dis-je , qui se nomme le Vicomte du Vivier , vint nous apprendre qu'aussi-tôt qu'il avoit vu le malheur qui venoit d'arriver , il avoit pris la poste avec deux de ses amis ; que leur but étoit de prendre chacun une route différente , pour tâcher de découvrir celle qu'on vous auroit fait prendre ; que la sienne l'avoit conduit à un port de mer , & que malheureusement il y étoit arrivé trop tard ; qu'apercevant un Vaisseau qui venoit de mettre au large par un vent des plus favorables , il s'étoit informé à un bon vieillard qui pêchoit sur la rive , qui étoient les personnes qui venoient de s'embarquer. Je n'en connois aucune , dit ce bon homme ; je fais seulement que ce Vaisseau est resté assez long-tems dans le port , & qu'il y a deux jours qu'on a amené sur le soir une femme couverte d'une mante ; je ne sçais si elle étoit jeune ou vieille , mais il y a toute aparence qu'on n'attendoit qu'après elle. Qu'il avoit demandé à ce vieillard s'il n'avoit point entendu nommer la route qu'il devoit tenir , & qu'il lui avoit répondu que très-peu de personnes étoient sorties du Vaisseau , & qu'il ne pouvoit m'en dire davantage.

C'est-là, mon cher ami, poursuiuit du Vievier, tous les éclaircissemens que j'ai pu tirer. Je viens vous offrir mes services ; vous savez que je suis mon maître ; donnez - moi seulement le tems de faire un tour chez moi pour y donner mes ordres, & prendre quelques arrangemens avec mon Intendant : après quoi je reviens m'embarquer avec vous, & & proteste de faire le tour du monde, s'il est nécessaire, pour retrouver une personne qui m'a paru si digne de vos soins. Verneuil le remercia du zèle qu'il faisoit paroître, & nous lui en marquâmes tous notre reconnaissance.

Verneuil étoit disposé à partir avec son ami, mais mon pere fut d'un avis contraire. Vous ignorez, leur dit-il, la route que doit tenir le Vaisseau dans lequel on a fait embarquer Adélaïde ; & ce seroit en vain que vous vous exposeriez à des dangers presque inévitables. Je ne vois d'autre ressource que de nous en remettre sur cet événement aux soins de la Providence ; ce n'est que du Ciel qu'on doit attendre des secours, & espérer de sa bonté qu'il nous procurera quelques nouveaux éclaircissemens qui pourront nous déterminer à prendre un parti raisonnable. Monsieur & Madame Pichard applaudirent au conseil de mon pere, & on résolut d'attendre, sans néanmoins négliger aucune des occasions qui pourroient nous être utiles.

Cependant, plus de six mois se passèrent sans qu'on pût rien découvrir : j'avois donné

la torture à mon esprit , & ne pouvois com-
prendre qui avoit pu se porter à une aussi
grande violence ; quelques-uns de mes soup-
çons étoient d'abord tombés sur le Duc ;
mais il s'en purgea bien tôt , en venant s'in-
former lui-même des circonstances de notre
malheur. Mon pere , dont il a toujours été
l'ami le plus intime , l'engagea à ne nous
point quitter , & à nous aider de ses conso-
lations ; il y consentit. Vous sçavez qu'il est
plein d'esprit , & je puis dire que sa com-
pagnie nous a été d'un grand secours. Pen-
dant le tems qu'il passa avec nous , le Comte
lui confia le secret de son mariage , & les
mesures qu'il étoit encore obligé de pren-
dre pour en dérober la connoissance au Mar-
quis de ***. Le Duc , surpris qu'il eût épou-
sé une de ses parentes sans lui en avoir par-
lé , lui en fit de tendres reproches. Si j'avois
sçu , dit-il , que vous aviez joint à l'ami-
tié qui nous lie depuis si long tems , les liens
du sang , j'aurois pu vous rendre de grands
services auprès du Marquis ; mais le tems
amene toutes choses , & je vous conseille
de ne rien précipiter. Vous sçavez , sans
doute , que j'ai eu des vues sur Adélaïde ?
J'ignorois qu'elle vous apartint ; cependant
mes desirs étoient purs ; je l'aurois épousée
si son cœur eût pu se donner à moi. Egale-
ment épris des charmes de vos deux ai-
mables filles , j'aurois sans doute donné la
préférence à Madame d'Embleville , si elle
n'eût été déjà engagée par des liens que je
respectois. M. d'Embleville , ayant toujours
été

été mon conseil & mon ami, je n'ose à présent m'expliquer davantage.

Monsieur & Madame Pichard, aussi sensibles que nous à la perte que nous avons faite, prirent la résolution de ne nous point quitter, & de rester tout l'hyver dans leur Terre, où le Duc vint souvent passer plusieurs jours avec nous. Pendant ce tems nous eûmes l'adresse d'amuser notre Abbesse sur différens prétextes, afin de lui épargner la douleur d'apprendre votre enlèvement; cependant nous commençons à désespérer de pouvoir jamais vous retrouver lorsque je reçus une lettre de Madame d'Orval, qui commença à porter un rayon de lumière dans mon esprit: cette lettre marquoit avec beaucoup de tendresse les inquiétudes où elle étoit sur le sort de Bracmont, qui ne s'étoit éloigné d'elle que dans le dessein de s'unir à une jeune personne qu'il aimoit depuis long-tems. Cette Dame ajoutoit qu'il lui avoit promis de repasser avec sa jeune épouse en Amérique, où il s'étoit acquis par son mérite des biens qui demandoient sa présence.

Je n'en puis plus douter, me dis-je, c'est Bracmont, c'est mon frere, qui tient actuellement l'objet de toutes nos inquiétudes; il ignore qu'Adélaïde est sa sœur. Quelle est donc la force du sang? Ces mouvemens sont-ils si semblables à l'amour qu'on puisse s'y tromper? mais pourquoi voit-on tant de familles se haïr? Ne seroit-ce que parce qu'ils se connoissoient? Ou n'est-ce qu'un vil intérêt qui les désunit? Cher frere, je ne puis

IV. Partie.

C

blâmer ton erreur ; moi-même j'y suis tombée. Hélas ! j'ai vu naître ta passion , & le Ciel , qui nous protège , a permis que je m'y fois opposée : Adélaïde te connoît , elle doit t'instruire , & j'ose me flatter que le sort qui nous sépare va bientôt nous réunir. C'est ainsi que je raisonnois , mon cher Bracmont , lorsque mon pere entra dans mon appartement ; Verneuil étoit avec lui , & je leur fis part des heureuses nouvelles qui m'étoient annoncées par la lettre de Madame d'Orval. Cette lettre ne veut rien dire , dit le Comte , après en avoir fait la lecture. Je conviens , repris je , qu'elle ne nous annonce encore rien de certain ; mais connoissant la passion que mon frere a eue pour Adélaïde , je ne puis douter à present que cette même passion ne l'ait forcé à s'en rendre le maître ; & la jeune personne que Madame d'Orval attend avec lui , est sûrement Adélaïde.

J'ignoreis , dit le Comte , que mon fils eût pris de l'amour pour sa sœur ; & il se peut , que ne la connoissant pas pour telle , il se soit trompé dans les sentimens qu'elle lui a inspirés ; & sans doute qu'Adélaïde les aura nourri par sa franchise & ce naturel qui régné dans toutes ses actions. Il est vrai , dis-je , que dès l'instant qu'elle a commencé à le connoître jusqu'au moment de son départ , elle lui a toujours montré beaucoup d'amitié. C'est ce qui a fait son erreur , dit mon pere ; il s'est cru payé d'un tendre retour , & n'a pu souffrir qu'elle passât dans les bras d'un autre ; cette idée , en troublant

sa raison, l'aura porté à employer la violence pour la ravir à son rival.

Nous passâmes ensuite dans l'appartement de Madame Pichard; Monsieur y étoit, & ce fut là qu'après les avoir instruits des nouvelles que j'avois reçues, on s'étendit en réflexions, dont je veux bien vous épargner le recit, parce qu'elles furent très-longues. Enfin chacun discuta long-tems, & le résultat de cette conversation fut de suivre l'avis que Verneuil avoit ouvert, qui étoit de passer en Amérique, & d'y attendre constamment votre retour, que Madame d'Orval nous faisoit espérer par sa lettre. Mon pere y consentit, mais il voulut accompagner Verneuil; cette résolution m'inquiéta, je la combattis long-tems, & lorsque je vis que je ne pouvois le détourner de faire ce voyage, je formai la résolution de les accompagner; & dans la crainte que mon pere ne s'oposât à mes desseins, je ne voulus point lui en parler. Madame Pichard & son fils furent mes seuls confidens; je chargeai ce dernier de me faire faire des habits d'homme.

Munie de tout ce qui m'étoit nécessaire, j'attendis assez tranquillement le jour de notre départ; & malgré les instances réitérées que Madame Pichard employa pour me retenir, la tendresse que j'avois pour mon pere l'emporta sur tous les dangers qu'elle me fit envisager. Votre amitié m'est chère; lui dis-je, vous sçavez si j'y suis sensible; mais je vous conjure, au nom de cette même amitié, de ne vous point oposer au desir que

j'ai d'accompagner mon pere , & de vous ramener moi-même notre Adélaïde. Madame Pichard , dont le cœur vous est connu , ne me répondit qu'en versant des larmes.

La veille de notre départ , mon pere en prenant congé de Monsieur & de Madame Pichard me recommanda à leurs soins & à leur amitié , en les assurant qu'il se flattoit de leur ramener dans peu un fils si digne de leur tendresse. M. Pichard répondit presque les larmes aux yeux , que me regardant comme leur fille , je lui tiendrois lieu de tout pendant leur absence. Je ne vous peindrai point la douleur que ressentit Madame Pichard en se séparant de son fils ; cette tendre mere eût bien voulu le suivre , & rien ne fut si sensible que leurs aideux : la douleur que je marquai dans ce moment trompa mon pere , qui ne pouvoit l'attribuer qu'au chagrin que me causoit son départ.

Une chaise de poste m'étoit préparée , & j'étois convenue avec Verneuil que nous partirions quelques heures avant mon pere , afin qu'il ne me vît pas embarquer : je ne voulois me faire connoître que lorsqu'il ne seroit plus en son pouvoir de s'oposer à mon voyage. Verneuil avoit prévenu le Capitaine qui devoit nous conduire en Amérique ; je sçavois que quoique le Comte eût dit qu'il nous verroit le lendemain , il s'étoit néanmoins promis de partir à la petite pointe du jour , pour éviter de nouveaux attendrissements de notre part , & se soustraire aux

empressement de M. Pichard, qui vouloit absolument les conduire jusqu'au Vaisseau.

Le matin le Comte, en montant dans sa chaise, demanda à son Valet de Chambre si M. de Verneuil étoit prêt? Ce garçon, que nous avons mis dans nos intérêts, répondit qu'il y avoit plus d'une heure qu'il étoit parti, & lui remit une lettre de sa part, où il lui marquoit que Madame Pichard l'ayant chargé d'une affaire indispensable, & qui demandoit sa présence, il avoit pris les devans pour ne le point retarder. Mon pere, content de cette excuse, partit avec son Valet de chambre. Je suis surpris, dit le Comte, qu'on ne m'ait point parlé hier de cette affaire; je ne sçais ce que signifie ce mystère. Bon, Monsieur, dit le Franc, ce n'est peut-être que pour quelques colifichets de femme, que Madame veut donner à son fils pour emporter là-bas: en tout cas vous ne tarderez guère à en être éclairci.

Dès que je fus embarquée, Verneuil descendit sur le port pour y attendre mon pere, qui lui fit beaucoup de questions sur sa prétendue affaire. Verneuil un peu embarrassé, répondit qu'il lui en rendroit compte dans le Vaisseau; que le tems pressoit, & qu'on n'attendoit plus qu'eux pour mettre à la voile. Le vent étoit des plus favorables. Dès que nous fumes au large, Verneuil lui dit qu'il venoit de reconnoître un jeune Officier de ses amis, qui mouroit d'envie d'avoir l'honneur de lui faire sa cour. Le Comte lui demanda qui il étoit, & Verneuil lui fit sur

le champ la plus jolie histoire du monde, en me faisant descendre d'une des meilleures Maisons du Royaume, & en me prêtant toutes sortes de belles qualités.

Le Comte dit qu'il seroit charmé de connoître un jeune homme si accompli, & demanda avec empressement où il étoit. Verneuil vint me chercher. J'entrai & saluai le Comte d'un air aisé, en lui disant que j'osois me flatter qu'à la recommandation de mon ami, il voudroit bien me permettre de profiter de sa compagnie. M. le Chevalier, dit le Comte en m'embrassant, vous me faites honneur; je serois charmé de pouvoir vous servir de Mentor: vous vous êtes sans doute embarqué comme un nouveau Télémaque, pour aller chercher un Ulysse. Je vis par ce discours que le Comte tenoit en souïrant, que j'étois découverte. Je n'irai pas loin, lui dis-je, en me jettant à son cou, & je puis me flatter que, sous l'Egyde de Minerve, je ne cours aucun danger. Ma chère fille, vous êtes un peu téméraire, cependant je ne puis me sâcher de la hardiesse de votre entreprise. Comment Madame Pichard a-t-elle pu se prêter à me tromper? Et vous, mon fils, quelle est votre foiblesse d'avoir donné les mains à un projet qui expose ma fille, sans nécessité, à mille dangers? Mon pere, repris-je, je serois morte de douleur si vous étiez parti sans moi; Verneuil n'a pu se refuser à mon empressement. Je le vois, dit mon pere, & c'étoit-là cette affaire de la dernière conséquence. Enfin la chose est

faite, & tout ce que je puis vous recommander, est de bien cacher votre sexe.

Je passerai sur le tems que nous fûmes en route; il ne nous arriva aucun fâcheux accident; le vent nous fut toujours favorable, & nous débarquâmes dans un des ports de cette île le plus heureusement du monde. Nous nous fîmes d'abord conduire chez Madame d'Orval, qui, quoiqu'elle ne fût pas prévenue, nous reçut avec une bonté & une aisance qui nous charmèrent. Cette Dame nous raconta d'abord comment elle avoit fait votre connoissance, l'amitié qu'elle avoit prise pour vous, en aprenant votre malheureux sort; la donation qu'elle vous avoit faite de tous ses biens, ne s'en réservant que l'usufruit, aux conditions que vous resteriez en Amérique avec elle tant qu'elle vivroit; la promesse que vous lui aviez faite de ramener votre épouse auprès d'elle, & finit par nous dire qu'elle craignoit qu'il ne vous fût arrivé quelqu'accident fâcheux, parce que le Vaisseau qui vous avoit conduit en France n'avoit point encore reparu sur leurs côtes; que peu de tems après votre départ les vents avoient été fort orageux, que quelques Vaisseaux qui étoient venus pour se rafraîchir, avoient souffert beaucoup par les tempêtes, & qu'elle ne faisoit nul doute que le vôtre, poussé par des vents contraires, ne se fût égaré; qu'elle n'étoit pas néanmoins sans espérance, puisqu'on en avoit vu revenir au bout de deux ans.

Ces nouvelles nous affligèrent sensible-

ment, mais elles nous confirmèrent toujours de plus en plus qu'Adélaïde étoit avec vous, & que courant tous deux le même fort, il falloit attendre que le destin, las de nous persécuter les uns & les autres, vous ramenât vers nous. Madame d'Orval nous engagea avec un zèle auquel nous ne pûmes nous refuser, de rester chez elle jusqu'à ce que la fortune nous réunisse: ce qui ne peut manquer d'arriver, nous disoit cette Dame, en cherchant pour elle-même des consolations à ses peines; car il est certain, mon frere, qu'elle a presque autant de tendresse pour vous, que nous en avons nous-mêmes. Nous sçavons tous, continua Madame d'Orval, qu'il n'est rien de stable sur la terre; tout y est sujet à des vicissitudes, chaque jour nous apporte de nouvelles inquiétudes, chaque jour aussi nous donne de nouvelles espérances, & la vie n'est qu'un mélange de biens & de maux. Est-il quelques personnes dans le monde qui puissent dire qu'elles ayent toujours été constamment heureuses? J'en doute, & c'est cette même inconstance qui me fait espérer que nous reverrons bien-tôt M. de Bracmont; le tems des malheurs passe comme celui des plaisirs; & si notre ame est quelquefois forcée de se livrer à la violence de ses peines, le cœur n'en peut supporter long-tems la tristesse; l'espérance, qui est le plus précieux don que nous ayons reçu de la nature, vient au secours pour adoucir nos maux. C'est ainsi que la tendre Madame d'Orval cherchoit à diminuer les nôtres; il

ya trois mois que nous sommes chez elle ; je puis dire que toutes nos conversations n'ont roulé que sur vous , & nous étions prêts à repasser en France , lorsque Dumont est venu nous annoncer votre retour.

Je n'entreprendrai point de vous peindre les divers mouvemens qui nous ont agités à cette nouvelle que nous n'osions plus espérer : l'amour , la tendresse , l'amitié , la joie & la surprise ; tous ces mouvemens se combattoient , ou , pour mieux dire , ils étoient réunis dans nos cœurs , & l'on eût dit que ces cœurs n'en formoient plus qu'un seul , par l'union de nos desirs , que nous exprimâmes en demandant tous les quatre à la fois , si Adélaïde étoit avec vous ? Dumont surpris de voir Verneuil , se crut d'abord perdu , & répondit en balbutiant , qu'il lui demandoit pardon. Je te pardonne , reprit Verneuil ; réponds à ma question. Oui, Monsieur , ils se portent bien tous deux. Votre tendre Amant , ma chère Adélaïde , se disposoit déjà à précipiter ses pas vers l'endroit que Dumont indiquoit , lorsque mon pere l'arrêta. Que voulez-vous faire , mon fils ? avez-vous oublié combien Adélaïde est sensible ? ménageons son cœur en ménageant ses plaisirs. Madame aura la bonté de la préparer peu à peu à nous voir ; pour Madame d'Embleville , cachée sous ce déguisement , elle peut paroître , & peut même prévenir son frere de notre arrivée ; mais comme je ne veux rien perdre de tout ce que dira notre Adélaïde , nous nous retirerons dans ce

cabinet, d'où nous pourrons tout entendre.

C'est-là, mon chère Bracmont, ce que vous avez désiré d'apprendre; vous sçavez le reste. Ah! ma sœur, dit Bracmont, que je suis pénétré des maux que vous avez soufferts! Mon frere, reprit Madame d'Embleville, je vous ai déjà dit que je les oubliois tous, & ces fautes que vous vous reprochez, ne provenant que de l'ignorance où vous étiez sur votre naissance, je vous en crois assez puni par toutes les traverses que le sort vous a fait effuyer. Tâchons donc d'oublier le passé, pour ne nous occuper que du present; ne songeons désormais qu'à jouir des avantages que notre réunion va nous procurer, & à donner à Madame d'Orval les plus tendres témoignages de notre reconnoissance. Que vous êtes heureux, mon frere, & qu'il est peu de cœurs comme le sien! Je vois tous les jours dans le monde, qu'on plaint un honnête homme lorsqu'il se trouve dans l'indigence ou dans le malheur; mais qui adoucit ses peines? qui lui presente une main secourable? Au contraire on le fuit, cet homme n'est bon à rien; ces cœurs de fer craignent encore de se laisser attendrir, & quelque mépris qu'on fasse d'un fripon, pourvu qu'il soit riche, on ne lui rend pas moins des hommages & des respects qui ne sont dûs qu'à la vertu. Que Madame d'Orval pense différemment! son cœur n'est sensible qu'au sort des malheureux: ce n'est que par la pitié que vous avez sçu la toucher; votre infortune l'a attendrie, & vous ne de-

vez ses bienfaits qu'à l'amitié la plus pure. Quelle ame, & qu'il en est peu de semblables ! aussi je puis vous assurer, ma sœur, dit Bracmont, que je la regarde comme une tendre mere, & que les sentimens qu'elle m'a inspirés sont tels, que j'ose me flatter qu'elle n'aura jamais lieu de se repentir des bienfaits dont elle m'a comblés. Je vous en félicite, mon frere, & vous exhorte à les conserver toute votre vie.

Madame la Brosse trouva en arrivant son mari, que mon frere avoit placé chez Madame d'Orval en qualité d'Intendant : c'étoit un fort honnête homme, le même qui l'avoit élevé & accompagné dans ses voyages d'Italie, & dans tous ceux qu'il avoit faits depuis.

Plusieurs jours se passèrent occupés du plaisir de nous revoir ; mais Verneuil, dans la crainte que quelques nouveaux revers ne vinssent encore reculer son bonheur, engagea Madame d'Embleville & Madame d'Orval à se joindre à lui pour presser mon pere de consentir que notre mariage tant de fois reculé, fût enfin terminé. Madame d'Orval, toujours disposée à rendre service, se prêta d'autant plus volontiers aux desirs de Verneuil, qu'elle-même étoit charmée d'être témoin de notre union, ainsi que mon frere qui la desiroit sincèrement, ne pouvant nous accompagner en France, par la résolution qu'il avoit formée de ne plus s'éloigner de sa bienfaitrice. Nous avions trop d'obligations à Madame d'Orval, pour que

mon pere pût lui refuser cette satisfaction ; & comme il s'y étoit lui-même résolu en quittant M. & Madame Pichard, ils l'avoient chargé de leur consentement, ainsi que de tous les papiers qui nous étoient nécessaires.

La veille de notre mariage, Verneuil & moi nous trouvant seuls avec mon pere : vous allez contracter, mes enfans, nous dit-il, une union qui, lorsqu'elle est établie sur la confiance réciproque, n'est remplie que de douceurs : est-il rien de plus doux à deux cœurs qui s'unissent par l'estime la plus parfaite, que le plaisir d'aimer & celui d'être aimé ? Ce mélange de tendresse, ce retour d'amitié, ces liens si parfaits, ne peuvent être fondés que sur la vertu : la naissance & les grands biens flattent les ames ambitieuses, & ne deviennent pas un titre pour leur félicité, & la qualité ne donne pas plus de relief que la droiture du cœur : quels déguisemens n'employe-t'on pas ordinairement pour se tromper ? Il semble qu'on ne soit d'accord que sur ce point : les complaisances, l'enjouement, les assiduités, les soins & le faste, rien n'est oublié pour cacher la bizarrie de leur caractère, l'irrégularité de leurs humeurs & le fâcheux état de leurs affaires. Quelle politique ! quelle est mal conçue & mal digérée ! On se plaint du choix qu'on a fait ; on impute son malheur à la fortune, & l'on ne doit l'imputer qu'à soi-même : le cœur peut bien se laisser toucher à de certains avantages, mais il ne doit pas s'en laisser séduire.

Ce n'est que par la tendresse la plus déli-

cate, par l'ardeur mutuelle de s'obliger & de se prévenir, que vous devez réserver les biens d'une union qui va établir entre vous de nouveaux devoirs, qui acheveront de ne former de vous deux qu'une seule personne, pour vous rendre inséparables. Songez, mes enfans, à vous passer réciproquement certains petits nuages qui viennent quelquefois obscurcir la raison; souvent ce n'est que par des misères que naissent les aigreurs, les querelles & les épithètes injurieuses, qui infailliblement conduisent au mépris, & le mépris conduit à la haine. Je ne parle pas des causes étrangères qui peuvent détruire l'harmonie qui devrait toujours régner dans les mariages; telles sont la perte des biens, les maladies, & mille autres événemens; des enfans qui, faute de soins, deviennent d'un tempérament vicieux, & portent à notre cœur les atteintes les plus cruelles; la calomnie noircit la réputation d'une femme, de faux amis trahissent notre confiance, la gloire de remplir un poste nous est ravie, & mille autres fâcheux accidens qu'on ne peut prévoir viennent nous assaillir de toutes parts: comment résister à ces disgraces, si nous en trouvons encore de nouveaux sujets par notre division? Je vous crois l'un & l'autre, mes enfans, l'ame trop élevée pour vous laisser abattre par les chagrins qui pourroient vous survenir: faites-vous un système raisonnable pour l'économie de votre maison, & remettez-vous du reste entre les mains de la Providence; ce n'est que par une conduite

mesurée que vous devez trouver le calme & la tranquillité qui doit être le but de tous vos soins.

J'ai cru, mes enfans, devoir vous donner cette petite instruction, qui n'est dictée que par la tendresse que j'ai pour vous & par le desir de vous voir parfaitement heureux. Ah! mon pere, m'écriai-je, en me jettant à son cou, notre bonheur dépendra toujours de nous conduire par vos conseils: pouvons-nous nous égarer avec un tel guide? Non sans doute, dit Verneuil, & j'ose me flatter que Monsieur voudra bien nous les continuer, & nous reprendre si nous avons le malheur de nous en écarter, avec cette même bonté dont il m'a toujours honoré. Madame d'Embleville qui entra, suivie du reste de la compagnie, nous invita à faire un tour sur une terrasse, d'où l'on découvroit fort avant dans la mer; ma sœur, qui avoit conservé son déguisement, donna la main à Mirka avec des graces infinies; ce qui donna lieu à une conversation des plus gaies, & ces Messieurs la soutinrent le reste de la soirée avec un enjouement qui réjouit beaucoup Madame d'Orval.

Nous nous amusâmes ensuite à regarder quelques Frégates qui venoient d'aborder dans le port, & à l'aide d'un télescope nous découvrîmes dans le lointain un Vaisseau qui nous parut avoir été maltraité par quelque tempête: nous l'examinâmes long-tems, mais la nuit nous obligeant à rentrer, nous ne pûmes le voir arriver; je joignis Mirka,

que Bracmont & Sainte-Foix s'efforçoient d'amuser plus par des gestes que par des discours auxquels elle ne comprenoit rien, parce qu'elle n'étoit pas encore assez instruite dans notre Langue. Sainte-Foix lui disoit les choses du monde les plus agréables : je lui en expliquai une partie : elle me dit qu'après la perte qu'elle avoit faite d'un jeune François qui ressembloit parfaitement au Chevalier, en montrant ma sœur, elle n'aimeroit jamais personne. Je veux cependant, lui dis-je, ma chère Mirka, vous donner un Amant. Toi, me dit-elle ? oui, moi, & ce sera mon frere qui te fera oublier ce jeune François que tu regrettes. Non, reprit Mirka, je n'en veux point d'autre que mon Chevalier ; il sera mon galant, tu seras toujours mon amie, & ton frere mon confident. Je ne suis point fâchée de cet arrangement, & le confident pourroit très-bien devenir quelque chose de plus.

Tout étant préparé pour le lendemain, je fus mariée dans la Chapelle de Madame d'Orval sans aucune pompe : l'Amour accompagna l'Hymen, & jusqu'à ce moment il ne nous a point encore quitté. Nous passâmes la journée sans autre compagnie que celle du Gouverneur, & du Curé qui nous avoit mariés. Nous étions tous d'une satisfaction parfaite; chacun se livrant à la joie, on ne laissa pas de s'amuser beaucoup. Dès que je fus seule avec Mirka, qui avoit été fort attentive aux cérémonies que le Prêtre avoit observées, elle m'en demanda l'explication, & pourquoi nous n'avions pas été

sur quelque montagne élevée offrir au Dieu que nous adorons nos vœux & nos offrandes ? Ce Dieu peut-il entendre vos sermens, me dit-elle, renfermé dans une petite chambre ? Ma chère Mirka, repris-je, le Dieu que nous adorons est présent par-tout par sa toute-puissance, & il reçoit nos vœux & nos adorations en quelque endroit que nous puissions les lui offrir : il ne demande que la pureté de notre cœur ; alors ce cœur, devient son temple, & il se plaît à y reposer. Notre Religion a des Mystères que nous devons croire, elle a des Sacremens que nous respectons ; & quand tu seras instruite par les lumières que la foi nous enseigne, je suis sûre que tu reviendras des erreurs de ton culte, pour reconnoître un Dieu, que le Ciel, la Terre, les Astres, les Elémens, les Saisons, les Animaux, les Plantes adorent, & que tu verras que tout ce qui est dans l'ordre admirable qui régne dans la Nature, nous annonce cet Etre Suprême, Créateur de toutes choses, & que tous les hommes sont forcés de reconnoître par une voix secrète qui s'éleve au fond de leurs cœurs. Mais, ma chère, je ne suis pas assez bonne Théologienne pour entreprendre de vous instruire. Tu gagnes assez, dit Mirka, tu excites ma curiosité, & si les Docteurs de ta Loi s'expliquent avec autant de zèle, je les écouterai avec plaisir ; mais ils auront peine à me persuader que le Soleil n'est pas ce même Dieu que vous adorez sous un culte différent.

Sainte-Foix,

Sainte-Foix, qui faisoit assidument sa cour à Mirka, vint nous interrompre; il étoit accompagné du Chevalier, qui, prenant un ton de Petit-maître, vint s'asseoir auprès de Mirka. Parbleu, dit-il à Sainte-Foix, je te trouve plaisant de vouloir me ravir le cœur de ma Maîtresse! Sçavez-vous, Mesdames, que M. le Gouverneur se prépare à vous donner un grand Bal, & j'ose me flatter que la belle Mirka voudra bien ne point choisir d'autre Chevalier pour lui donner la main? Je suis fidèle, reprit-elle, & tu seras toujours mon Chevalier: cette nouvelle, dite en badinant, se trouva vraie, & je fus priée le jour même de me préparer à en être la Reine. C'étoit un Bal masqué, & Madame d'Embleville me conseilla de me faire faire un habit dans le goût de celui de Mirka; & comme le sien étoit fort simple, je lui en fis faire un bleu & argent; le mien étoit en blanc. Madame d'Orval saisit cette occasion pour me faire présent, au nom de mon frere, d'une aigrette de diamans d'un prix considérable; & comme on peut se ressouvenir que j'avois été enlevée avec toutes mes parures, c'est ce qui fit que je parus dans ce Bal d'un grand brillant. Mirka, dont la robe en étoit couverte, en avoit pour des sommes immenses; mais comme ces diamans étoient bruts, ils rendoient fort peu d'éclat.

Quelques jours après, en sortant de chez le Gouverneur à qui nous venions de rendre une visite de politesse, je fus très-surprise, de voir un jeune homme, assez mal en or-

dre, se jeter au cou de Verneuil en le nommant son ami ; mais s'apercevant qu'il ne le reconnoissoit pas, avez-vous oublié, lui dit-il, l'infortuné du Vivier ? Ah ! Dieu, s'écria Verneuil, c'est vous, mon cher, qui peut donc vous avoir réduit en l'état où je vous vois ? Madame, voilà le meilleur de mes amis que je vous présente. Je le saluai gracieusement, & nous l'amenâmes chez Madame d'Orval, qui lui fit l'accueil le plus obligeant.

Je me rendis d'abord à l'appartement de Mirka, qu'une légère indisposition avoit retenue dans sa chambre, où Madame d'Embleville, Chevalier fidèle, lui tenoit compagnie. Je lui annonçai la visite de M. du Vivier que nous venions de rencontrer, & qui en effet entra dans l'instant. Mirka fit un cri perçant en l'apercevant. Ah ! grand Dieu, c'est l'ombre de mon François ! & se laissant aller sur son fauteuil, une pâleur mortelle se répandit sur son visage, un tremblement agitoit tous ses membres ; une pareille révolution m'effraya. Qui peut donc, chère amie, lui dis-je en la serrant dans mes bras, vous causer cette émotion ? Tu ne peux pas voir, me dit-elle, la figure de ce François ; ce n'est qu'à moi que son ombre veut se montrer. Hélas ! chère ombre, je t'ai aimée plus que ma vie.

Du Vivier, qui étoit resté pétrifié à la vue de Mirka, reconnoissant sa voix, vint se précipiter à ses pieds : aimez-le toujours, lui dit-il, charmante Mirka, puisqu'il n'a jamais

cessé de vous adorer. Mirka le tint long-tems embrassé sans pouvoir proférer un seul mot; ce silence, plus éloquent que des paroles, étoit l'interpréte de ses sentimens; il exprimoit naïvement toute la vivacité de ses transports. Hélas! dit enfin la tendre Mirka en poussant un soupir; quoi! tu n'es pas une ombre? tu me parles, je te tiens dans mes bras, & les Parques n'ont point coupé le fil de tes jours? Ah! mon ame, ah! ma vie, pourquoi as-tu donc tant tardé à me venir joindre? Mais ne t'ai-je pas vu au nombre des morts; par quel miracle as-tu pu échapper à la fureur de ces barbares qui nous attaquèrent? Du Vivier, oppressé par les divers sentimens qui agitoient son ame, pouvoit à peine prononcer un mot, & la pétulance de ceux de Mirka ne lui en laissoit pas le tems. Vois, Lila, poursuivit-elle, si j'avois tort de pleurer le seul homme qui soit capable d'animer ma vie? Puis le serrant dans ses bras, flambeau de mes jours, jouirai-je encore long-tems d'un bonheur que je n'espérois plus, & n'est-ce point une illusion pour me replonger dans de nouvelles douleurs?

Nous étions d'une surprise qui ne se peut exprimer: j'ignorois les aventures de Mirka, & ne pouvois comprendre par quel hazard elle avoit pu faire la connoissance de ce jeune homme, & j'étois dans une impatience extrême d'apprendre leur histoire; mais il fallut, avant de me satisfaire, leur donner le tems de se dire tout ce que l'amour peut inspirer de plus tendre à deux Amans aussi vifs &

aussi épris qu'ils étoient l'un de l'autre. Témoins de leur conversation, ils sembloient nous avoir oubliés, & Mirka, qui n'avoit point encore appris l'art de dissimuler ses sentimens, les exprimoit avec cette naïveté, qui seule a le droit de persuader.

Dès qu'ils furent un peu tranquilles, je les conduisis auprès de Madame d'Orval, où mon pere, Sainte-Foix & Bracmont s'amusoient à faire un médiateur, & je commençai, en brouillant toutes leurs cartes, par me jeter au cou de cette Dame, qui, surprise de cette saillie, ne laissa pas de m'embrasser de bon cœur. Je viens, lui dis-je, chère Maman, vous proposer une partie qui sûrement doit être beaucoup plus intéressante que la vôtre; c'est d'entendre le recit des aventures de M. du Vivier. Mon pere, qui le reconnut dans l'instant, l'embrassa & lui fit beaucoup d'amitié. Par quel hazard, mon cher Vicomte, vous trouvez-vous dans cette Isle? qui peut vous avoir engagé à vous éloigner de votre Patrie?

Une malheureuse affaire, reprit le Vicomte, a occasionné tous les malheurs qui me sont arrivés; mais je suis bien dédommagé des maux que j'ai soufferts, puisque la fortune me rend aujourd'hui à tout ce qui peut flatter mes vœux; le bonheur de retrouver ma Princesse, & de la retrouver avec les personnes du monde que j'aime & que je respecte le plus, est une faveur qui est sans doute d'un prix inestimable; & si je ne craignois de vous ennuyer par le recit de mes

infortunes, je vous instruirois de tous les dangers que j'ai courus, depuis l'instant que je vous laissai accablé de douleurs de la perte que vous veniez de faire, & que je vois que vous avez heureusement recouvrée. Nous l'assurâmes tous, que, loin de nous ennuyer, nous desirions avec ardeur de les apprendre, & il commença ainsi.

Lorsque je vous eus quitté, je rencontrai le Marquis Camille, qui, comme vous le savez, est mon parent & mon ami. Je suis charmé de vous voir, mon cher Vicomte, me dit-il, vous allez me tirer d'un grand embarras. Je parlois pour aller proposer à un Gentilhomme de mes voisins que je sçais être un brave homme, de me servir de second dans une affaire qui m'est arrivée; mais puisque j'ai le bonheur de vous rencontrer, je n'irai pas plus loin. Je remerciai Camille de la préférence qu'il vouloit bien m'accorder en l'assurant que je m'en acquitterois avec tout le zèle dont j'étois capable. J'en suis très-persuadé, reprit Camille. Vous connoissez le Chevalier Dorimont, & vous n'ignorez pas qu'il est l'homme du monde le plus orgueilleux & le plus fier, qui s'offense de tout, à qui rien ne plaît, que la moindre chose irrite, & porte à des insolences outrées; incapable de remplir les titres dont il se voit décoré, sa fatuité lui fait croire que la faveur où la fortune l'a élevé, le rend aujourd'hui le premier homme du monde. Très-chétif singe de la grandeur, il s'est persuadé que l'arrogance & cet air méprisant

qu'il affecte pour les honnêtes gens que la fortune n'a pas favorisés, doivent lui servir de titre pour se faire respecter. Il est vrai qu'il n'est pas fait pour discerner les personnes de mérite d'avec les sots: ces derniers analogues à son caractère, se font sans doute une gloire de l'entretenir dans l'erreur où il est de se croire doué de toutes les perfections imaginables; les autres pourroient y être portés par le besoin qu'ils ont de sa protection; mais ils ne sçavent pas qu'il est l'homme du monde qui aime le moins à obliger. C'est peut-être, repris-je, qu'il n'ignore pas qu'on fait très-peu de cas de sa protection, & qu'il craint d'être humilié par un refus.

Il y a quelques jours, poursuivit Camille, que nous nous trouvâmes ensemble à dîner chez un Gentilhomme de nos amis; la compagnie se trouva assez nombreuse; le Chevalier voulut se donner les airs de tirer sur moi: je repoussai vivement ses fades railleries, & comme personne ne l'entend moins que lui, il eut l'audace de me dire qu'il ne me convenoit pas de m'oublier vis-à-vis d'un homme de son rang & de sa qualité. Cette arrogance me fit manquer à ce que je devois à mon ami, & je n'y répondis qu'en faisant voler mon assiette à la tête du Chevalier, & en mettant dans l'instant l'épée à la main. On nous sépara, & je lui dis en sortant que j'espérois le revoir bientôt. Cette façon de me réconcilier ne fut pas trop de son goût; mais se voyant en butte aux railleries de tous ceux qui sçavoient notre aventure, il

s'est enfin déterminé de se battre, & je viens de recevoir un cartel de sa part, qui m'indique pour demain l'heure & le lieu où je dois me trouver, accompagné d'un second. Vous sçavez trop bien, mon cher, à quoi nous engage l'honneur, pour que je puisse me dispenser de me rendre au rendez vous. J'assurai Camille qu'il pouvoit compter sur moi, & nous fûmes souper ensemble.

Le lendemain nous nous trouvâmes des premiers à l'assignation qu'on lui avoit donnée : le Chevalier ne se fit pas long-tems attendre ; il parut avec son second. Mais Camille, qui est un des plus braves Cavaliers que je connoisse, se méfiant de la valeur du Chevalier, l'obligea de se battre en chemise : nos habits déjà sur le pré, nous découvrîmes notre poitrine à nos adversaires, qui furent obligés d'en faire autant. Notre combat ne fut pas long. Camille animé par la vengeance, eut bien-tôt renversé le Chevalier de deux coups d'épée au travers du corps, dont il mourut à l'instant : pour moi m'étant aperçu que celui contre lequel je me battois, paroissoit vouloir me ménager, j'en usai de même, & ne lui fis qu'une légère égratignure ; nous reprîmes nos habits, & en voulant couvrir le Chevalier du sien, nous nous aperçûmes que sa veste étoit garnie. La Fart, qui s'étoit battu contre moi, en rougit de colère ; Messieurs, nous dit-il, vous ne devez pas me regarder comme ennemi ; forcé par honneur de répondre à l'invitation de Dorimont qui m'a choisi pour

second , je suis au désespoir de n'avoir pu m'en défendre , & comme nous sommes tous les trois dans le cas de ne plus oser paroître que cette affaire ne soit assoupie, je commande un Vaisseau de trente Canons , qui est approvisionné de tout ce qui est nécessaire pour un voyage de long cours , si vous voulez accepter ma compagnie , j'offre de vous recevoir sur mon bord.

L'air franc & naturel de la Fart , nous fit sur le champ prendre le parti de nous embarquer avec lui, nous lui dîmes que pourvu qu'il pût nous laisser le tems de donner les ordres nécessaires à la régie de nos biens , nous étions tout disposés à le suivre. Cela est trop juste , dit la Fart , & je vais vous attendre. Le Marquis l'engagea de venir passer le reste de la journée & la nuit chez lui, pendant que j'irois chez moi pour y donner mes ordres , & prendre ce dont j'avois besoin pour notre voyage. Je laissai à mon Intendant une procuration fort ample, le connoissant pour un homme de probité , & revint deux jours après rejoindre le Marquis , qui avoit pris à peu près les mêmes arrangemens avec le sien. Camille , qui pendant les deux jours avoit eu le tems de faire une plus ample connoissance avec la Fart , m'en parut enchanté , & m'en dit tous les biens du monde.

Nous partîmes la nuit même , pour nous rendre à bord du Vaisseau que commandoit la Fart , & comme le vent étoit favorable, on mit au large. Notre objet n'étant que de
nous

nous amuser, nous avions négligé de demander à la Fart quelle étoit la destination. Je n'en ai point d'autre, nous dit-il, que celle de croiser sur différentes Mers, en vertu d'une permission tacite que je viens d'obtenir du Ministre. C'est-à-dire, lui dis-je, que vous vous préparez à faire le métier de Pirate. Oui, dit la Fart, & lorsque je puis faire quelque bonne prise, je tâche de me l'approprier. Cela ne doit pas vous étonner; vous n'êtes engagé à rien, & je vous laisse libre d'être tranquille spectateur des petits combats que je rends.

Les vents nous devenans contraires, nous essayâmes long-tems toute leur fureur; des tempêtes affreuses faisoient mugir la Mer, & je crus cent fois que nous allions être submergés par les eaux. Tout l'équipage parut dans la dernière consternation, & notre Pilote effrayé lui-même du danger, perdit le point de la bouffole, & nous laissant conduire au gré des vents, nous fûmes enfin poussés sur les côtes d'Afrique, où notre Vaisseau qui faisoit eau de toutes parts, vint échouer du côté de la Caffrerie; heureusement qu'il ne périt personne.

Echapés de ce danger, nous marchâmes en assez bon ordre dans des terres incultes & inhabitées: plusieurs jours se passèrent à les traverser, & nous étions excédés par la fatigue & le besoin de nourriture, lorsque nous découvrîmes une grande forêt où nous entrâmes; & chacun de nous s'étant séparés, pour y chercher quelque rafraîchissement,

la Fart nous dit qu'il venoit de voir des arbres, dont les fruits étoient excellens au goût; nous profitâmes de sa découverte, & après que nous nous en fûmes rassasiés, il nous prit un assoupissement qu'il nous fut impossible de vaincre. Je me couchai au pied d'un arbre: mes camarades suivirent mon exemple; soit que ce fût la fatigue, ou que le jus de ces fruits nous eût grisés, un sommeil dur s'empara de nos sens. Je ne puis dire combien il dura, mais rien ne put égaler ma surprise, lorsqu'à mon réveil je me vis lié à l'arbre contre lequel je m'étois couché avec la Fart. Je lui demandai par quels nouveaux malheurs nous nous trouvions ainsi garottés, & ce qu'étoient devenus Camille & le reste de nos camarades. Je n'en sçais rien, dit la Fart, il faut que cette forêt soit enchantée, puisqu'autrement on ne seroit jamais venu à bout de me lier, si ce n'étoit pas une force magique, & ce ne peut être qu'ici où les Sorciers viennent tenir leur sabat.

Nous entreprîmes inutilement de nous débarrasser de nos liens, & je me plaignois au Ciel de ma nouvelle disgrâce, lorsqu'il parut tout à coup une troupe de Negres qui nous entourèrent, & après nous avoir déliés, nous forcèrent de les suivre. Ils nous conduisirent d'abord devant leur Musti, qui nous questionna long-tems, & nous présenta ensuite au Roi. Ce Monarque nous reçut avec bonté, & donna ordre au Musti de nous faire apprendre la langue & de nous instruire de leur religion, de leurs loix & de

leurs usages. Ce Ministre obéit de bonne grace, & s'apliqua avec beaucoup de zèle pour nous mettre en état de répondre aux desirs que le Roi marquoit de vouloir nous interroger lui même. La nécessité de me faire entendre, me fit apporter tous mes soins pour profiter des leçons qu'on vouloit bien nous donner; mais ce qui redoubla l'ardeur que j'avois de m'instruire, fut occasionné par la vue de Mirka.

La maison du Musti joignoit le jardin des Femmes, il n'étoit permis qu'au Roi d'y entrer. Ce Ministre, par une prédilection singulière, avoit obtenu, par le canal de la Reine, la permission de faire ouvrir une croisée qui donnoit sur le jardin, & comme il me favorisoit de sa confiance, il arrivoit souvent qu'il me laissoit dans ce cabinet, où je m'amusois à admirer la beauté de ce jardin; qui sans avoir d'autre ornement que ceux de la nature, me paroissoit néanmoins beaucoup plus amusant que les nôtres par la variété qu'elle produit, & que l'art cherche en vain à imiter.

Un jour que je rêvois, la vue fixée sur un des bosquets de ce jardin, un bruit confus se fit entendre; j'aperçus quelques mouvemens qui me tirèrent de ma rêverie: attentif à ce qui alloit arriver, je promenois mes yeux de tous côtés, lorsque je vis, dans une très-belle allée de myrthes, une vingtaine de femmes, au milieu desquelles je crus voir la Déesse Vénus, accompagnée de ses trois Graces. Je ne doutai point que ce ne fût

la Reine qui se promenoit avec les Princesses ; la Reine paroissoit avoir environ trente ans ; elle est d'une beauté ravissante , & un air majestueux soutenu par des graces naturelles , lui avoient acquis le respect & l'amour de ses sujets. Saisi d'admiration , je ne songeois point à me retirer. Mais , Ciel ! que devins-je lorsque je jettai les yeux sur la divine Mirka ! je crus voir les Cieux ouverts ; & mon cœur , qui jusqu'alors avoit été insensible aux traits de l'amour , connut bien que c'étoit l'instant de sa défaite. Les charmes de ma Princesse n'étoient relevés par aucun ajustement étranger ; de longs cheveux bouclés formoient sa coëffure ; une robe de simple serge , & qui marquoit sa taille , faisoit toute sa parure : l'art & le luxe sont inconnus chez ces Peuples heureux , que leur simplicité entretient dans une union parfaite.

La charmante Mirka , par un mouvement sympathique , leva les yeux vers moi & me regarda long-tems ; elle parla ensuite à la Reine , qui m'examina aussi avec beaucoup d'attention : pour moi , la vue fixée sur l'objet qui venoit de ravir tous mes sens , je ne pouvois l'en détourner ; sa beauté , sa taille , sa démarche , tout en un mot , jusqu'à ses moindres gestes , devenoit un nouveau sujet d'admiration. La Reine , après avoir fait plusieurs tours , rentra dans son appartement avec les Princesses , & je rentrai en moi-même pour réfléchir sur ma triste destinée , qui me conduisoit dans le fonds de l'Afrique

pout me livrer à la plus vive passion, sans me donner aucune espérance de pouvoir jamais parvenir à me faire aimer de l'objet qui venoit de me charmer pendant plusieurs jours, j'employai tous mes soins à combattre une passion naissante, mais ce fut en vain; les traits dont l'amour m'avoit blessé ne purent s'arracher de mon cœur; il triompha de ma raison, & fut le plus fort.

L'amour ne peut vivre sans espérance; mes idées s'en remplirent, & quoiqu'elles me parussent chimériques, je ne laissai pas de m'en occuper sérieusement, ainsi qu'à chercher les moyens de pouvoir m'entretenir avec la seule personne qui devoit décider de mon sort. Dans cette vue, je m'appliquai avec une ardeur incroyable à m'instruire dans la langue du Pays, & je parvins en peu de tems à la parler assez bien pour me faire entendre: pour la Fart, qui n'étoit pas animé par le même motif, il y fit très-peu de progrès; ce qui détermina le Musti à me conduire seul devant le Roi.

Ce Prince me questionna beaucoup sur les loix & les usages qui se pratiquoient dans mon Pays; me demanda ensuite les raisons qui m'avoient déterminé à m'éloigner de ma Patrie, & à risquer ma vie en m'exposant à voyager sur un élément aussi dangereux que la mer; pourquoi ma famille ne s'étoit pas opposée à mon éloignement; quel rang elle tenoit, & quels étoient mes talens pour sçavoir à quoi il pourroit m'employer utilement. Je répondis à toutes ces questions le

mieux qu'il me fut possible; j'ajoutai que j'étois au désespoir de ne pouvoir lui marquer le zèle que je me sentoís pour sa personne; qu'au reste, s'il me jugeoit digne de servir dans ses Armées, c'étoit le seul moyen de me procurer l'avantage de lui marquer mon sincère attachement. Le Roi me renvoya, en me disant qu'il étoit content de moi, & qu'il penseroit à me donner de l'emploi.

Je fus plusieurs jours sans entendre parler de rien, pendant lesquels j'eus le bonheur de voir souvent promener la belle Mirka; cette vue ne servit qu'à m'enflammer toujours de plus en plus. Un jour, que j'étois à attendre l'heure qu'elle venoit se promener, je me mis à chanter un air sur lequel j'avois composé des paroles qui exprimoient la force de mon amour. Le Roi, qui entra dans ce moment, fut charmé de ma voix; il aime beaucoup la musique, & avoit souvent un concert pendant son souper, qu'on pouvoit plutôt nommer un charivari; ou, pour mieux dire, il ressembloit à une troupe de chats qui se battent.

Ce Prince m'envoya chercher sur le champ, & m'ordonna de chanter le même air devant lui; ce que je fis avec un peu d'émotion. Il me demanda ensuite si je ne pourrois pas montrer aux Princesses. Je saisis cette occasion avec transport, comme étant la seule qui pouvoit me procurer la satisfaction de m'entretenir avec la divine Mirka; & je fus introduit sur le champ dans l'appartement de la Reine où étoient les Princesses. La pre-

sence de Mirka me donna une émotion singulière, ce qui fit que je chantai très-mal, mais toujours beaucoup mieux que leurs Musiciens, & j'eus tout lieu d'être satisfait des louanges qu'on me prodigua; celles que ma belle Princesse me donna, furent plus réservées; cependant ses regards étoient si tendres, que j'eus tout lieu d'en être flatté & de former quelqu'espérance. Il fut décidé que je commencerois dès le lendemain à donner mes leçons aux Princeses, & le Roi dit qu'il vouloit être présent à la première.

Me voilà donc érigé en Maître de Musique; pendant que j'occupois cet emploi, je mis à profit tous les instans que je pus trouver pour tâcher de faire entendre à ma Princesse l'excès de ma passion & la pureté des sentimens qu'elle m'avoit inspirés. Je parvins enfin au bonheur de m'en faire aimer; mais l'amour, qui sans doute vouloit se venger des combats que j'avois rendus contre lui, me fit payer cher la victoire que je remportois sur le cœur de mon adorable Mirka. Près de deux mois s'étoient écoulés, & je jouissois tranquillement du plaisir d'être aimé, lorsque le Roi me fit un jour appeler dans son cabinet.

Ecoute, jeune François, dit ce Prince, il se presente une occasion de me montrer ton attachement à mon service. Un de mes Vassaux vient de se révolter contre moi; son audace l'aveugle jusqu'à prendre le titre de Roi d'une Contrée dont je lui avois

laissé le Gouvernement ; il a déjà séduit plusieurs de mes Sujets , & je suis averti qu'ils se préparent à venir jusques dans ma Capitale , dans le dessein de me détrôner ; sur les voix que j'ai recueillies dans mon Conseil , sans me déclarer à aucun de mes Ministres , je me détermine à envoyer vingt mille hommes au-devant des Rebelles ; c'est toi que je choisis pour mettre à leur tête : content du recit que tu m'as fait de votre façon de combattre , instruits mes troupes , cache-leur mes intentions , & te tiens prêt pour l'instant qu'il faudra marcher à l'ennemi.

Je remerciai le Roi de la confiance qu'il vouloit bien m'accorder. Ce Prince donna ses ordres pour que ses troupes fussent rassemblées , & commanda à ses premiers Officiers de travailler de concert avec moi , suivant les instructions que je devois leur donner pour la discipline des soldats. J'instruisis d'abord ceux qui devoient commander sous moi ; & les troupes étant rassemblées , nous leur fîmes faire toutes les évolutions & les exercices qui se pratiquent parmi nous.

Comme ces nouvelles occupations me donnèrent beaucoup de fatigue , le Roi voulut me dispenser du soin de montrer à ses enfans ; mais ce soin étoit pour moi d'un trop grand prix pour négliger les précieux avantages qu'il me procuroit : je suppliai donc le Roi de me permettre de le continuer jusqu'au moment de mon départ. Ce Prince eut la bonté de me dire qu'il me

ſçavoit gré de mon emprefſement , & qu'il comptoit ſur mon zèle & ſur mon attachement à ſon ſervice.

La veille que je devois partir pour joindre les troupes , qui étoient déjà en marche , je fus prendre congé de ma Princeſſe. Je la trouvai ſeule , elle étoit fort triſte , & cet air de langueur la rendoit encore plus touchante ; je me mis à ſes pieds , & lui peignis dans les termes les plus touchans l'excès de ma paſſion , & le défefpoir où j'étois d'être obligé de m'éloigner d'elle ; que je me flattois cependant que mon voyage ne ſeroit pas long , & que dès que j'aurois fait rentrer les rebelles dans leur devoir , je reviendrois me remettre dans ſes chaînes pour ne les jamais brifer ; trop heureux ſi je pouvois les porter le reſte de ma vie.

Tu feras bien mieux , dit Mirka d'un air attendri , de profiter de cette occaſion en cherchant à te ſauver pour retourner dans ton Pays ; tu ne peux jamais être à moi ; nos Loix ne permettent pas que j'épouſe un homme de ta Nation. Ainſi , crois-moi , après que tu auras rendu à mon pere le ſervice qu'il exige de toi , prends la fuite , renonce à ton amour , qui ne ſerviroit qu'à rendre Mirka malheureuſe , par le fatal penchant qu'elle a pour toi. Va-t'en , & ne me revois jamais : je te dis un dernier adieu. Cruelle Mirka , repris-je , comment peux-tu me bannir pour jamais de ta preſence ? Tu m'aimes , & tu as la cruauté de me percer le cœur ! laiffe-moi du moins mourir à tes pieds. Non ,

Mirka, tu ne m'as point aimé; quoi, ce cœur qui m'a paru si tendre, ne se l'est donc montré que pour me rendre mille fois plus malheureux! je n'ignore pas qu'on ne peut t'obtenir qu'avec une Couronne: je n'en ai point à t'offrir; mais si l'amour le plus parfait, le cœur le plus tendre & l'Amant le plus soumis, avoient pour toi quelque charme, & si le rang que je tiens dans mon pays pouvoit, ... Ah! pardonne, chère Mirka, je m'é gare, & mon trouble m'ôte la raison. Non, je ne suis pas digne de posséder un aussi grand trésor. Mirka! divine Mirka! que ne suis je le maître du monde pour avoir la gloire de te l'offrir!

Tu me déchires le cœur, dit la Princesse; que veux-tu que je fasse pour toi? Hélas! je te promets de t'aimer toute ma vie: je vois bien que tu ignores une partie de mes malheurs, & il faut encore, pour augmenter tes maux, que je sois forcée de te les apprendre. Je voulois t'en épargner la douleur; cette nouvelle t'auroit peut-être été moins sensible éloigné de moi, puisque je pars dans peu pour épouser un Prince qui régné sur plusieurs cantons de l'Afrique; mon pere en a donné la parole: juge de ma douleur par celle que tu dois ressentir. C'est toi, mon cher François, qui fait tous mes maux; si je ne t'avois jamais vu, j'aurois sans doute obéi à mon pere avec moins de répugnance; je sens que je ne puis être heureuse sans toi, & que tu vas faire tout le tourment de ma vie. Mon adorable Mirka, repris-je, si je pou-

vois t'inspirer plus de confiance, tu ferois mon bonheur. Je t'entends, reprit-elle, pars, & sois sûr que je ferai tout pour toi; garde le secret sur ce que je viens de te dire, & ne t'inquiète de rien. La Princesse me rendit une de ses mains que je baisai, & elle me laissa prendre un bracelet de ses cheveux, que je lui avois vu tresser elle-même.

Lorsque j'eus quitté Mirka, je me sentis un serrement de cœur qui m'annonçoit sans doute les nouveaux malheurs que le sort me préparoit, & je ne pus me résoudre à partir sans lui faire tenir un billet, par lequel je la suppliois de se ressouvenir d'un malheureux qui ne vivoit qu'en elle, & qui n'avoit d'espérance que dans les promesses qu'elle m'avoit faites.

Au bout de huit jours d'une marche forcée, nous entrâmes dans une grande plaine, où nous rencontrâmes l'ennemi qui venoit nous joindre en assez bon ordre. Après avoir fait reposer les troupes pour reprendre haleine, je les rangeai autant que je pus, & en formai un bataillon quarré, dont la droite & la gauche étoient bordées d'éléphants. Ce nouvel ordre de bataille étonna l'ennemi. Je vous ferai grace du recit de notre combat, il suffira de vous dire que les ennemis furent entièrement défaits, & que nous remportâmes une victoire complete: le Chef des Révoltés y fut tué, & ceux qui restèrent se rendirent à discrétion.

A peine cette bataille fut-elle terminée, qu'un Nègre s'aprocha de moi, & me dit

qu'il avoit quelque chose à me faire voir; il s'éloigna ensuite d'une grande vitesse. Ne sçachant ce que signifioit ce mystère, je le suivis néanmoins avec précaution. Lorsqu'il fut à une certaine distance, d'où nous ne pouvions plus être aperçus, il me donna un billet de ma Princesse. Je l'ouvris en tremblant, & y trouvai ces deux lignes: suis ce Nègre, si tu m'aimes; il sçait mes intentions. Je voulus l'interroger, mais il me dit qu'il ne falloit pas perdre le tems en discours, que Mirka m'attendoit: ce nom me donna des aîles; je me mis à courir de toutes mes forces, & joignis dans peu ma chère Mirka. Je me précipitai à ses pieds pour la remercier d'une grace d'autant plus chère, qu'elle étoit peu attendue. Mirka m'embrassa avec beaucoup de tendresse, & me dit qu'elle venoit mettre son honneur & sa vie entre mes mains: je crois ne m'être pas trompée, en te regardant comme un honnête homme. Il faut nous éloigner, mais auparavant je veux recevoir ta foi, & te donner la mienne: c'est ici la montagne où nous offrons nos sacrifices, & c'est ici en présence du Dieu que j'adore, qui est ce Soleil qui nous éclaire, que je te jure de te prendre pour époux, & de n'aimer jamais que toi. Et moi, lui dis-je, en prenant une de ses mains, je te jure par le grand Dieu vivant, qui est le seul Dieu que j'adore, de t'aimer constamment tout le reste de ma vie.

Le Nègre & une des femmes de Mirka qui l'avoit suivie, furent les seuls témoins

de notre union. Cette cérémonie faite, nous nous remîmes en marche pour nous sauver du côté de la mer, afin d'y attendre un vaisseau qui pût nous transporter dans quelque Port appartenant à la France, ou à quelqu'autre Puissance, d'où il nous seroit facile de nous y rendre. L'amour, le plaisir & la reconnaissance pour ce que Mirka venoit de faire en ma faveur, ces divers sentimens tenoient mon ame agitée au point que je ne trouvois aucun terme qui pût les exprimer; mais Mirka y suppléoit: accoutumée à lire dans ma pensée, elle devina aisément les motifs de mon trouble, & la satisfaction qui brilloit dans ses yeux étoit pour moi un nouveau sujet de joie.

Comme Mirka n'étoit point accoutumée à marcher si long-tems, je m'aperçus qu'elle étoit extrêmement fatiguée; elle ordonna à son Nègre de la porter; ce qui me détermina à lui composer, à l'aide de ce Nègre, une espèce de brancard, afin qu'elle y pût être plus commodément, & tâcher d'avancer le plus qu'on pourroit pour éviter les brigands dont ces campagnes sont remplies. Pendant notre route je lui demandai de quelle ruse elle s'étoit servie pour s'éloigner du Palais du Roi sans être aperçue. Elle me dit que, ne pouvant se résoudre à me perdre, elle s'étoit enfin déterminée à me suivre, à partager avec moi tous les périls auxquels nous serions exposés: que cette résolution prise, elle en avoit fait confidence à la Femme qui l'avoit élevée, dont elle étoit sûre de l'attachement, ainsi que de celui de son Nègre.

Mais ce qui avoit facilité son évasion étoit l'heureux accouchement de la Reine , qui venoit de donner un Prince qui devoit succéder à la Couronne ; que cette nouvelle avoit apporté une espèce de désordre dans le Palais par la joie qui s'étoit répandue dans tous les cœurs.

Cette circonstance lui étant des plus favorables , elle en avoit profité , & qu'ils étoient sortis à la pointe du jour sans aucun obstacle. Je suis fâchée , ajouta Mirka , des chagrins que je vais causer à ma famille ; mais puisqu'ils ont ordonné eux-mêmes mon exil , en me donnant à un Prince que je n'aurois jamais pu aimer & qui auroit fait le malheur de ma vie , je ne crois pas commettre une faute en me choisissant un mari que j'aime , qui va faire mon bonheur , & qui n'a contre lui que le seul défaut de n'être pas né Africain.

Je me flatte , repris-je , ma chère Mirka , que vous n'aurez jamais lieu de vous repentir de la démarche que vous venez de faire en ma faveur ; & si je ne puis vous faire régner sur des Peuples nombreux , du moins êtes-vous sûre de régner éternellement dans mon cœur : le sort qui vous est destiné dans ma Patrie par le rang que j'y tiens & les biens que j'y possède , peuvent vous rendre heureuse ; mais ce qui me désespère , c'est qu'il faudra encore essuyer bien des peines & bien des fatigues avant que d'y arriver , & je crains que vous n'ayez pas la force de les supporter. Tu me donneras , dit Mirka , toutes celles qui me sont nécessaires , & les peines

que je partagerai avec toi se changeront toujours en plaisirs.

Plus de huit jours s'étoient passés sans aucune rencontre fâcheuse, lorsque nous fûmes assaillis par une multitude d'Arabes qui se jettèrent d'abord sur Mirka. A cette vue je devins comme un lion & la défendis en désespéré, jusqu'à ce que, criblé de flèches, je tombai noyé dans mon sang; mes forces m'abandonnant je restai sans connoissance. Je ne sçais si j'y fus long-tems, mais lorsque je repris mes sens, je fus fort étonné de me trouver dans une espèce de cahute avec un homme que je reconnus malgré son déguisement; c'étoit un Juif que j'avois vu dans notre Vaisseau, homme très-sçavant & de beaucoup d'esprit & de jugement; je l'avois cru péri avec mes camarades: je lui demandai ce qu'ils étoient devenus, & par quel hazard il se trouvoit seul. Il me dit qu'il ignoroit le parti que les autres avoient pris; mais qu'après avoir mangé des fruits de la forêt il s'étoit endormi, & qu'à son réveil se trouvant seul il étoit retourné sur le bord de la Mer où il avoit creusé cette petite cahute pour se mettre à couvert des injures du tems; que connoissant le Pays, il n'avoit pas osé se risquer d'y entrer plus avant; & que depuis qu'il nous avoit perdu, il ne vivoit que de fruits & de racines. Il ajouta qu'en sortant de sa cahute pour venir se promener comme il faisoit tous les jours sur le bord de la Mer, où il se cachoit dans des rocs pour y attendre quelque Vaisseau, il m'avoit trouvé seul au

milieu de la plaine tout couvert de sang & de poussière; que quoiqu'il fût impossible de me reconnoître dans cet état, le secours qu'on doit à tous ses semblables l'avoit porté à m'en donner; qu'après m'avoir lavé le visage il avoit été très-surpris de me voir couvert de flèches, qu'il les avoit tirées, & m'avoit traîné avec beaucoup de peine dans sa cahute, où, me frottant d'un baume, il étoit parvenu à étancher le sang qui sortoit de mes blessures, & qu'il me certifioit que pas une n'étoit dangereuse; qu'ensuite il m'avoit fait avaler d'un élixir dont la force avoit rapellé mes esprits.

Je remerciai Samuel des soins qu'il venoit de me rendre, & lui dis que je regardois cette rencontre comme un secours que le Ciel m'envoyoit pour me soulager dans mes maux; il me répondit qu'il falloit m'armer de patience, parce qu'il prévoyoit que mes forces seroient long-tems à revenir, par la quantité de sang que j'avois perdu, mais que son élixir suppléeroit au défaut de nourriture. Je lui confiai le malheur qui venoit de m'arriver, en lui racontant mes aventures; je lui peignis mon désespoir sur la perte que je venois de faire; concevez-vous tout l'excès de ma douleur, mon cher Samuel? c'est moi qui cause les malheurs de ma Princesse! Quelle est la fatalité de mon destin! il semble que mon infortune rejaillisse sur toutes les personnes qui s'attachent à moi.

Samuel, touché de mes peines, consentit malgré sa répugnance à visiter différens endroits

endroits de la forêt, pour tâcher de découvrir la route qu'on auroit fait prendre à Mirka. Il fit à cet effet plusieurs courses inutiles, & dès que je fus en état de sortir je lui déclarai que je voulois visiter toute cette Contrée, & que je comptois qu'il voudroit bien m'accompagner dans mes recherches. Cette proposition le fit frémir; mais une somme considérable que je promis de lui donner à mon retour en France, le déterminâ à me suivre, à condition que nous nous servirions d'un secret qu'il avoit, & qui nous rendroit aussi noirs que les Nègres. J'y consentis, & il fut aussi tôt dans la forêt y chercher les simples qui lui étoient nécessaires pour cette opération. Lorsque sa composition fut faite, nous en fîmes l'épreuve; mais ce qui nous embarrassâ le plus fut nos cheveux, comme les leurs ne sont, à proprement parler, qu'une espèce de laine frisée, cette difficulté pensa nous arrêter; cependant nous y remédiâmes en nous rasant la tête, & nous appliquant dessus des peaux de certains animaux, dont la laine est assez semblable à la leur, nous en primes aussi pour nous couvrir à leur façon.

Après nous être ainsi déguisés, je ne pus m'empêcher de rire, malgré mes chagrins, en regardant Samuel, dont le nez, qui étoit d'une longueur extrême, ne convenoit point du tout à une tête d'Africain; je m'avisai de dire que ce maudit nez nous vendroit, & que j'avois envie de le circoncire. Samuel ne goûta pas cette plaisanterie; il se fâcha, & me dit très-sérieusement que je pouvois par-

tir seul. Cette saillie, qui m'avoit échapé, pensa me perdre dans son esprit, & j'eus toutes les peines du monde à le faire revenir; mais comme les gens de sa Secte sont fort intéressés, il se rendit aux nouvelles assurances que je lui donnois, de lui faire un sort honnête pour le reste de sa vie.

Nous quittâmes enfin notre cahute, & après avoir parcouru une vaste étendue de Pays, nous nous rendîmes dans les Etats du pere de Mirka; j'entrai seul dans la Ville Capitale, où ce Roi faisoit sa résidence; comme je parlois très-bien leur Langue, & qu'à l'aide de mon déguisement il étoit presque impossible de me reconnoître, il me fut aisé de m'introduire dans plusieurs endroits d'où je pouvois m'instruire. Mais tout ce que je pus apprendre au sujet de Mirka, c'est que le chagrin que le Roi avoit ressenti de sa fuite lui avoit fait suspendre les sacrifices qu'on devoit offrir au Soleil en action de grace pour la victoire complete qu'ils avoient remportée sur les ennemis; que toute la Cour étoit dans une grande consternation; qu'on avoit envoyé de tous côtés sans pouvoir découvrir aucune des traces de la Princesse, & que le Roi promettoit de grandes récompenses à celui qui en donneroit des nouvelles. Qu'à cette perte se joignoit encore celle de ce jeune François, que le Roi aimoit beaucoup, & qui avoit été tué sur le champ de bataille.

Lorsque je vis que je ne pouvois rien découvrir, je fus réjoindre Samuel qui m'attendoit hors de la Ville, & nous reprîmes en-

semble le chemin qui nous conduisoit vers la Mer, où nous arrivâmes au moment qu'un Vaisseau Portugais venoit de mettre à la voile par un vent des plus favorables. Nous regrettâmes beaucoup l'occasion que nous venions de manquer, dans la crainte qu'il ne s'en trouvât de long-tems une aussi favorable, & nous passâmes encore plus de six semaines dans l'attente d'un Vaisseau : enfin nous en découvrîmes un qui retournoit en Amérique, sur lequel nous nous embarquâmes : nous arrivâmes hier dans ce Port ; & lorsque je vous ai rencontré je me proposois d'aller me présenter à M. l'Intendant, de lui déclarer mon nom, & de le supplier de me prêter les secours qui me sont nécessaires pour repasser en France ; mais je me flatte que je n'ai plus besoin de sa protection, puisqu'il me fait le bonheur de vous voir, & que je compte toujours sur votre amitié.

Vous me rendez justice, reprit Verneuil, & vous pouvez disposer de mon bien comme du vôtre. Sensible autant qu'on peut l'être à vos infortunes, soyez persuadé que j'apporterai tous mes soins à vous les faire oublier. Votre amitié, reprit le Vicomte, & la possession de Mirka, sont pour moi d'un prix si précieux, qu'ils effacent tous les maux que j'ai soufferts. Mais par quel hazard vous trouvez-vous en possession d'un trésor que je croyois perdu pour jamais, & comment la divine Mirka est-elle tombée entre vos mains ? Grand Dieu ! se peut-il que je sois comblé de tous les biens à la fois !

Mirka fit elle-même à son cher François un recit succint de ce qui lui étoit arrivé depuis leur séparation. Après, lui dit-elle, que ces Barbares m'eurent arrachée de tes bras, ils me conduisirent devant leur Roi, qui parut transporté de plaisir lorsque je lui fus présentée. Mon désespoir ne me permit pas d'entendre aucun de ses discours, & malgré les sanglots dont j'étois suffoquée, je lui reprochai sa barbarie, en le menaçant de me poignarder à ses yeux s'il ne me renvoyoit rejoindre mon époux dans l'endroit d'où ses gens m'avoient enlevée; mais le Barbare, loin de m'écouter, me fit conduire au quartier des Femmes, en leur recommandant d'être attentives à tous mes mouvemens. J'y trouvai la charmante Lila, qui venoit aussi d'être enlevée; la conformité de nos malheurs nous donna une confiance mutuelle, qui servit à nous consoler un peu des disgrâces que le sort nous faisoit essuyer. Le Roi fut long-tems à se déterminer sur le choix qu'il devoit faire de l'une de nous deux: également opposées à ses desirs, nous eûmes le bonheur d'y résister jusqu'à l'instant de notre fuite.

J'admirai l'adresse de Mirka à dissimuler le tems qu'elle étoit restée auprès du Prince chez qui j'en avois fait la connoissance, & cette ruse qu'elle employoit pour ôter au Vicomte tous les soupçons qu'il auroit pu prendre de sa fidélité en nous faisant arriver & partir ensemble; un coup d'œil fin qu'elle lança sur moi me fit confirmer ce qu'elle ve-

noit de dire, & comme ce discours avoit été tenu dans sa Langue, je fus obligée d'en donner l'explication à Madame d'Orval & à ces Messieurs.

Verneuil prêta un de ses habits au Vicomte, & lui fournit tout l'argent qui lui étoit nécessaire; & comme Madame d'Orval l'avoit engagé d'accepter un appartement chez elle, il lui demanda la permission d'aller retrouver Samuel, qui étoit presque nud & sans un sou: il commença par lui donner cinquante louis pour remonter sa garde-robe, & lui promit de le faire repasser en France, où il devoit s'attendre à une récompense proportionnée aux services qu'il en avoit reçus.

Nous eûmes toutes les peines du monde à faire comprendre à notre belle Africaine que son mariage ne valoit rien, & qu'il manquoit de toutes les cérémonies qui étoient nécessaires pour en assurer la validité, suivant nos usages.

La Loi Naturelle étoit gravée dans son cœur; & comme c'est la seule que la simple raison adopte lorsqu'on n'est pas éclairé des lumières de la Foi, elle trouvoit toutes nos formalités inutiles, & soutenoit que la convenance des caractères, l'union des cœurs & la bonne-foi devoient être suffisans, qu'elle n'en vouloit point d'autres. Ce sont les seuls liens qui nous ont unis, ajouta Mirka, & je suis convaincue que ton Dieu les a déjà approuvés en permettant que nous soyions réunis, & en entretenant dans nos cœurs ce penchant

réciproque qu'il y a sans doute gravé lui-même pour jamais.

Je suis très-flatté, reprit le Vicomte, de la confiance que vous avez en ma parole ; mais ma chère Mirka, il faut se soumettre aux Loix & aux Usages des Nations chez lesquelles on doit vivre, & je présume, avec raison, que lorsque vous serez instruite dans notre Religion, & que vous aurez le bonheur de reconnoître la vérité de ses Dogmes, vous verrez qu'elle est la seule véritable, & sans laquelle on ne peut rien faire qui soit agréable à Dieu. Tu me désespères, reprit vivement Mirka ; quoi, tu serois assez injuste pour croire que ma famille, qui n'a jamais pensé le mal, qui rend le culte qui est dû au Dieu qui vivifie tout ce qui est dans la Nature, qui suit exactement les Loix, & qui rend justice également à tous ses Sujets ; tu voudrois, dis - je, entreprendre de me persuader que ton Dieu ne les aimeroit pas !

Du Vivier vit bien qu'il seroit difficile de convaincre Mirka des vérités de notre Religion, & lui dit, dans le dessein de la ramener peu à peu : ma chère, je suis un mauvais Théologien, c'est pourquoi je n'entreprendrai point de vous convaincre ; je laisse ce soin aux Ministres qui seront chargés de vous instruire.

Cette conversation se fit dans la langue de Mirka, qui ne pouvoit encore s'exprimer qu'imparfaitement dans la nôtre ; c'est pour quoi je fus la seule qui put y prendre part.

Il fallut enfin nous disposer à partir : Ma-

Madame d'Orval & mon frere firent en vain tout ce qu'ils purent, pour nous engager à reculer encore notre voyage, le desir que nous avions de revoir chère Abbessé, & Monsieur & Madame Pichard, nous empêcha de céder à leurs instances, & nous profitâmes d'un Vaisseau Hollandois qui se trouva prêt à faire voile. Je ne rapporterai point la douleur que nous ressentîmes en nous séparant de notre tendre & généreuse amie, & de mon frere, que la reconnoissance & l'amitié engagèrent à ne la point quitter, malgré le plaisir qu'il auroit eu à nous accompagner.

Lorsque nous fûmes en route, mon pere engagea le Vicomte & Mirka, qui s'étoient embarqués avec nous, d'accepter un appartement dans son Château, jusqu'à ce qu'on eût formé une maison pour son épouse. Mirka l'accepta sans façon, en disant qu'il lui seroit impossible de se séparer de sa petite Lila, & qu'il n'y avoit que moi, & son cher Chevalier qui pût la mettre au fait de nos usages. Tu ne sçais pas, dit-elle à du Vivier, que ce Chevalier est ton rival, & que je l'aime de tout mon cœur? Je m'en suis bien aperçu, reprit-il, & je compte m'en venger avec la charmante Lila.

Comme notre navigation étoit des plus heureuses, mon pere, qui ne cherchoit qu'à nous amuser, nous proposa de faire une petite comédie pour réjouir Madame Pichard à notre arrivée: je suis sûr qu'elle ne reconnoîtra pas Madame de Verneuil; il faut que

nous la fassions passer pour une Africaine ; que nous avons convertie à la Foi , & que nous ramenons en France pour y abjurer ses erreurs ; que Madame d'Embleville , qui étoit aussi extrêmement changée , passeroit pour mon frere , & la belle Princesse pour ma sœur ; que du Vivier seroit un Prince Souverain , & Samuel passeroit pour leur Gouverneur ; que cette petite Scène ménageroit sa sensibilité , en ne lui montrant d'abord que son fils. Nous goûtâmes cette plaisanterie , qui servit à nous amuser le reste du voyage.

Des cris de joie qui se firent entendre par les Matelots à la vue de la terre , nous engagèrent à monter sur le pont , où , à l'aide d'une grande lunette , nous découvrîmes un Port , que notre Pilote nous dit être celui de la Haye , où nous abordâmes en peu de tems. Lorsque nous fûmes débarqués , Samuel nous conduisit dans une des meilleures hôtelleries , où nous restâmes pendant huit jours pour nous reposer & faire préparer des voitures. Pendant ce tems , mon pere fit partir son Valet de chambre , pour annoncer notre retour , afin d'éviter les effets d'une trop grande surprise , & lui donna ordre de ne rendre aucun compte de notre voyage , se réservant le plaisir d'en instruire lui-même Monsieur & Madame Pichard , qu'il fit prier de se rendre à Verneuil , afin de nous voir en liberté , & d'éviter par ce moyen le concours des visites dont nous eussions été accablés.

Nous

Nous arrivâmes au commencement d'Octobre à Verneuil, où nous trouvâmes Monsieur & Madame Pichard, qui nous attendoient avec la dernière impatience. Mon pere & Verneuil entrèrent les premiers, & quoiqu'ils fussent prévenus l'un & l'autre, rien ne put égaler leurs attendrissemens : le Comte ne trouvant pas le teins de placer un mot, les laissa exhaler leurs premiers transports. Madame Pichard un peu revenue du trouble que lui avoit occasionné la joie de revoir un fils qu'elle aimoit aussi tendrement, fit ensuite mille caresses à mon pere, & lui demanda avec empressement des nouvelles de Madame d'Embleville & de celles d'Adélaïde. Le Comte lui répondit conformément à la plaisanterie que nous voulions exécuter, qu'il avoit laissé Madame d'Embleville chez une de ses parentes, à cause d'une légère indisposition occasionnée, sans doute, par les fatigues de leur voyage, & qu'il n'avoit pas voulu attendre qu'elle fût rétablie pour ne point différer le plaisir de lui rendre son cher fils, qui brûloit du desir de les embrasser après une si longue absence. Pour Adélaïde, ajouta le Comte, je ne puis vous en rien dire; mais nous avons fait l'acquisition de trois personnes, dont il y en a une qui vous dédommagera sûrement de sa perte. Rien ne peut m'en dédommager, reprit Madame Pichard, en s'attendrissant beaucoup, & je ne me consolerais jamais du fatal revers qui nous l'a enlevée. Pour moi, dit M. Pichard, je sçavois bien que toutes les peines

qu'on se donneroit pour retrouver cette chère enfant seroient inutiles, à moins d'être conduit par la main d'un Ange, ou de quelque Génie bienfaisant.

J'entrai dans ce moment avec le Vicomte du Vivier : j'avois l'habit que je m'étois fait faire chez Madame d'Orval, pareil à celui de Mirka, qui m'avoit coëffée elle-même dans le goût des Africaines, ce qui me séyoit à ravir : le Chevalier nous suivoit, donnant la main à la belle Princeesse. Verneuil les presenta comme deux Princes qu'ils avoient engagés de repasser en France pour y abjurer leurs erreurs ; que l'une des Princeesses étoit la femme du premier, & l'autre sa sœur. Il ajouta, en me prenant la main qu'il baisa d'un air tendre, qu'il n'avoit pu voir tant de charmes sans en être épris, & qu'il se flattoit que la charmante Lila, en recevant l'hommage de son cœur, n'auroit jamais sujet de se repentir de la démarche qu'elle venoit de faire en sa faveur.

Madame Pichard, en regardant son fils, ouvroit des yeux qui témoignoiient la surprise où elle étoit de l'entendre parler de la sorte. Puis se tournant du côté de mon pere, je vous avoue, mon cher Comte, que je ne me serois jamais attendue à un pareil changement ; je conviens que cette belle Princeesse a bien des charmes, mais je croyois mon fils incapable d'oublier Adélaïde ; & moi, dit M. Pichard, qui n'avoit cessé de nous regarder avec sa lorgnette, je ne suis point surpris que Verneuil soit amou-

reux de la belle Lila, je la trouve très-jolie, & puisqu'il a perdu toute espérance de revoir l'aimable Adélaïde, cette charmante Princesse est bien capable de le consoler.

Il est vrai, dit le Comte, que je ne vois dans le monde que cette belle personne qui puisse tenir la place d'Adélaïde, & j'ai moi-même travaillé de tout mon pouvoir à serrer des nœuds qu'il semble que le Ciel a formés pour être indissolubles; vous en conviendrez lorsque vous aurez pratiqué plus long-tems votre aimable Bru. Comment, dit Madame Pichard en marquant une surprise extrême, seroient-ils donc déjà mariés? Oui, Madame, des circonstances auxquelles il a fallu céder, m'ont engagé de presser cette union; je me suis même flatté de votre aprobation, ainsi que de celle de M. Pichard. En vérité, Monsieur, vous m'apprenez des choses si singulières, que j'ai peine à y ajouter foi, & je ne puis comprendre comment vous avez pu consentir au changement de mon fils. Grand Dieu! si mon Adélaïde se retrouve, quel reproche ne sera-t'elle pas en droit de nous faire, elle qui n'a jamais aimé que Verneuil, & dont la constance a toujours résisté à mille attaques? Je puis vous protester, Madame, que connoissant le cœur de ma fille aussi-bien que le mien, elle ne peut jamais s'offenser contre Monsieur votre fils, tant qu'il n'y aura que Lila pour lui disputer un cœur qu'elle mérite seule de posséder. Vous me faites-là des emblèmes auxquels je

ne comprends rien : ce n'est pas ma faute ; reprit le Comte en souriant.

Je me jettai alors dans les bras de Madame Pichard : est-il bien possible, chère Maman, que vous ne reconnoissiez pas votre Adélaïde, & que vous ayez tant de peine à comprendre que Lila & Madame de Verneuil ne sont qu'une même personne ? Il est vrai que tu es bien changée, ma chère fille : pourquoi m'as-tu trompée ? d'où vient ce déguisement ? Ce déguisement m'est bien cher, puisqu'il m'apprend la justice que vous rendez à mon cœur en plaidant ma cause avec autant de zèle. Quel plaisir je ressens à vous embrasser, & que j'étois impatiente de vous marquer la joie que j'ai de vous appartenir ! Ah ! je respire enfin, dit M. Pichard en m'arrachant des bras de son épouse ! il est donc bien vrai, ma belle petite Lila, que vous êtes ma fille, & que je puis jouir à présent du bonheur de vous appeler de ce nom ? Oui, Papa, lui dis-je en l'embrassant. Ah ! reprit-il, je reconois à présent un de vos acteurs. Approchez, beau Prince, parbleu il est joli à croquer ! je vous assure, dit Madame Pichard, après avoir fait à Madame d'Embleville mille & mille caresses, que rien n'est si ingénieusement imaginé que la petite Comédie que vous venez de vous donner, & je vous sçais bon gré d'avoir ménagé mon cœur, en ne lui présentant que peu à peu ce qui va faire désormais tous ses délices.

Ma chère amie, reprit Madame d'Em-

bleville, ce cœur a toujours été si rempli de bonté pour nous, & nous en connoissons si bien le prix, que nous nous sommes fait un singulier plaisir d'en feuilleter de nouveau tous les replis. Nous lui présentâmes ensuite le Vicomte & la belle Mirka : mon pere les instruisit en peu de mots de leurs aventures; & Monsieur & Madame Pichard leur firent l'un & l'autre toutes les caresses imaginables, auxquelles notre Africain répondit dans son petit baragouin avec un air d'aisance dont je fus très-contente; elle me pria d'être son interprète, & de l'avertir lorsqu'elle feroit des fautes.

M. Pichard, qui ne sçavoit comment exprimer la joie qu'il avoit de nous revoir, ne cessoit de m'embrasser; c'étoit tantôt pour Adélaïde, tantôt pour Madame de Verneuil, & dans un autre moment, c'étoit pour sa petite Lila. Dis-moi donc, me disoit-il d'un air attendri, est-il bien vrai que tu sois réellement ma Bru? n'est-ce point encore une plaisanterie? Non Papa, demandez à votre Philosophe : Verneuil l'en assura par des propos gaillards qui le réjouirent beaucoup.

Nous passâmes le reste de la journée & une partie de la nuit à satisfaire l'empressement que Monsieur & Madame Pichard témoignèrent d'apprendre nos aventures, & mon frere, qui jusqu'alors avoit été oublié, vint occuper sa place, & malgré les maux qu'il nous avoit causés, le bonheur dont nous jouissions nous les faisoit oublier; chacun plaignit le sort qu'avoit essuyé notre pauvre-

Bracmont, & chacun desira que la Fortune nous le ramenât bien-tôt avec Madame d'Orval, si elle pouvoit soutenir la fatigue d'un aussi long voyage. Mon pere l'avoit pressentie délicatement sur ce point; mais comme elle n'y avoit pas répondu, il n'avoit osé s'avancer plus avant, dans la crainte que cette proposition ne lui déplût, & il avoit laissé à son fils le soin de l'y disposer peu à peu.

Dès le lendemain Madame d'Embleville quitta son déguisement, & reparut avec ses graces naturelles, aussi charmante qu'elle avoit toujours été. Le Duc de ***, le seul que mon pere eût fait avertir de notre arrivée, vint passer quelques jours avec nous, & nous ne songeâmes qu'à nous réjouir. J'avois d'abord craint sa vue, & dans les commencemens j'aurois voulu pouvoir l'éviter; mais tout se passa très-bien; on ne parla point de ce qui étoit arrivé, & le Duc eut pour moi toutes les attentions imaginables, & pour Madame d'Embleville les soins les plus recherchés; c'étoit toujours à elle qu'il donnoit la main, & il faisoit avec un empressement extrême toutes les occasions de l'entretenir. Ces soins me donnèrent quelque inquiétude, non pas que j'en fusse jalouse; au contraire, je desirois avec ardeur que le Duc eût pu rendre ma sœur sensible; je l'avois assez pratiqué pour connoître qu'il étoit d'un caractère admirable, & très-capable de faire le bonheur d'une femme.

Lorsque le Duc fut parti, j'entrai un

jour dans l'appartement de Madame d'Embleville , dans le deſſein de lui en parler ; mais nous fûmes interrompus par Mirka , qui venoit la conſulter ſur le choix de pluſieurs piéces d'étoffes des Indes , dont Madame Pichard avoit toujours une aſſez bonne proviſion , & dont elle venoit de faire part à notre belle Africaine. Comme tu es aſſiſſi bonne que tu es belle , dit-elle en entrant , je viens te montrer mes richesses , & prendre ton avis ſur ce que j'en dois faire ; mais dis-moi auparavant ſ'il eſt d'usage dans ton Pays d'accepter de tels préſens ? Madame d'Embleville lui répondit qu'on recevoit tout de la part d'une amie. En ce cas , reprit Mirka , engage donc ma Lila de recevoir ce bracelet de ma main. C'eſt une foible marque de ma reconnoiſſance. Ce bracelet étoit de la dernière beauté par la groſſeur & la perfection des diamans : elle en avoit douze pareils , avec la ceinture , qui valoient des millions. Je ne voulus point recevoir un préſent aſſiſſi conſidérable , & lui dis en la remerciant , qu'on pouvoit accepter des bagatelles dans le goût de celles que Madame Pichard venoit de lui offrir , mais que pour des bijoux d'un aſſiſſi grand prix , ce ſeroit me débobliger de me forcer à les prendre ; qu'elle devoit ſe ſouvenir qu'elle m'en avoit déjà donné un que je conſerverois toute ma vie.

Pourquoi t'en reſſouviens-tu , reprit Mirka , puis-que je l'avois oublié. Au nom des Dieux , chere Lila , efface de ta mémoire toutes idées de ce qui m'eſt arrivé chez le

Prince où nous avons fait connoissance ; j'ai trop à en rougir, & je voudrois que ce tems fût effacé de ma vie, afin de ne mériter aucun reproche de la part de mon cher François.

J'affurai Mirka que je ne m'en ressouvenois que pour lui marquer ma reconnoissance de toutes les bontés qu'elle m'avoit témoignées dans cette occasion, & qu'au surplus elle ne devoit rien craindre de mon indiscretion ; que je sentoais parfaitement les conséquences qui devoient nous engager à nous taire sur ce point ; mais que, suivant les principes de la Religion dans laquelle le Ciel l'avoit fait naître, elle n'avoit aucun reproche à se faire, puisqu'on y étoit forcé de devenir la proie du Vainqueur ; que sans les secours qu'elle m'avoit donnés, j'aurois peut-être subi le même sort ; qu'en suivant même les préceptes de notre Religion, elle y trouveroit encore des motifs de consolation pour justifier sa démarche, puisqu'elle étoit persuadée de la mort de son époux, & qu'il nous étoit permis de repasser à de secondes noces. Je me félicite, ajoutai-je, d'avoir été l'instrument dont le Ciel s'est servi pour amener la charmante Mirka à la connoissance de notre Loi. Le choix que vous avez fait du Vicomte du Vivier va vous assurer un bonheur durable, puisqu'il est un parfait honnête homme, qui tient un rang très-distingué, & qui par les biens qu'il possède ne vous laissera rien à desirer.

J'en suis convaincue, reprit Mirka, & je

me flatte qu'il m'aimera toujours. Tes discours me tranquillisent sur un point ; mais , ma chère Lila , qui pourra calmer les inquiétudes où je suis sur le compte de ma famille ? Tu sçais qu'une espérance fondée est un bien réel dont on jouit d'avance. Tranquille sur l'amour de mon François , je suis actuellement tourmentée du desir d'apprendre des nouvelles de mes parens , depuis que je suis éloignée de ma patrie ; ils vivent dans la douleur , & la tendresse qu'ils avoient pour moi est toujours présente à mon esprit. Que peuvent-ils penser de ma fuite ? Ne suis-je pas une ingratitude à leurs yeux ? Cette idée , qui me suit par-tout , vient empoisonner tous mes plaisirs. Chère Lila , tire-moi de peine , donne-moi les moyens de leur faire sçavoir de mes nouvelles , de leur apprendre le bonheur dont je jouis ; & je te proteste que je n'aurai plus rien à desirer. J'assurai Mirka que j'en parlerois à mon pere ; qu'elle devoit être persuadée qu'on employeroit tous les moyens possibles pour la satisfaire , & que nous serions toujours dévoués à lui donner de nouvelles marques de notre attachement.

Nous nous rendîmes ensuite dans le Salon d'assemblée , où nous trouvâmes Madame Pichard , qui nous attendoit avec ces Messieurs pour faire un tour dans le Parc. Je leur fis voir les diamans de Mirka : M. Pichard , qui étoit l'homme du monde qui s'y connoissoit le mieux , les admira beaucoup , & nous dit qu'ils valoient la rançon d'un

Roi. Comme ils n'étoient point taillés & qu'ils étoient grossièrement enchassés, nous ne les avions pas d'abord si fort estimés. Mirka me demanda ce que M. Pichard vouloit dire : après le lui avoir expliqué, elle ajouta que si elle avoit cru les biens aussi nécessaires qu'ils étoient dans mon Pays, elle pouvoit apporter un nombre infini de ces pierres dont on faisoit fort peu de cas chez elle ; mais que ne les jugeant pas d'une aussi grande ressource, elle ne devoit celle-ci qu'au hazard, parce qu'elle s'en étoit parée le jour qu'on la conduisit au fouterrein, & que lorsque son Nègre vint la délivrer, il lui avoit conseillé de les cacher, non pas qu'il en connût la valeur, mais parce que c'étoit la seule marque de distinction qui pût la faire reconnoître ; que depuis elle n'y avoit plus pensé, qu'elle ne s'en étoit ressouvenue qu'au moment que Madame Pichard lui avoit envoyé les belles étoffes qu'elle m'avoit montrées ; que ne sachant que m'offrir en place, elle n'avoit pas cru m'offenser en me donnant cette petite marque de sa reconnoissance. Je la remerciai, & lui dis qu'il falloit qu'elle les remît au Vicomte pour qu'il en fit l'usage qu'il jugeroit à propos.

Mirka exécuta sur le champ le conseil que je venois de lui donner, & il fut décidé que lorsque nous serions de retour à Paris, on chercheroit les moyens de se défaire des plus grosses de ces pierres ; que du produit qu'on en tireroit, on en acheteroit des ter-

res qui formeroient la dot de notre belle Africaine. Nous félicitâmes ensuite le Vicomte sur le double avantage qu'il recevoit de la fortune, avantage d'autant plus flatteur, qu'il n'avoit pas lieu de s'y attendre. Vous voyez, Monsieur, dit mon pere, que le Ciel vous récompense des maux que vous avez soufferts ; non-seulement il vous rend une épouse parfaite, mais il y joint encore les dons de la fortune, pour que vous n'avez rien à desirer, pourvu néanmoins que vous borniez votre ambition à jouir de ses bienfaits : vous tenez un rang dans le monde qui doit vous satisfaire : la belle Princesse paroît en être contente ; que l'ambition ne trouble jamais votre tranquillité, c'est le plus grand de tous les maux ; je puis vous en parler mieux qu'un autre, & je ne dois les malheurs que j'ai essuyés qu'à la jalousie qu'on a pour les personnes qui occupent des postes considérables : persécuté par l'envie de ceux qui cherchent à vous nuire, & la tête toujours remplie des affaires dont vous êtes chargé, la vie se passe sans en avoir joui.

Le Vicomte assura mon pere qu'il n'auroit jamais d'autre ambition que celle d'acquiescer son estime & de conserver notre amitié ; qu'il avoit essuyé assez de peines, sans chercher à les renouveler en briguant des Postes qui ne serviroient qu'à l'éloigner de son adorable Mirka.

Nous passâmes encore huit jours à la campagne pour jouir uniquement du plaisir de nous revoir après une si longue absence.

Madame Pichard, la meilleure amie, la plus tendre de toutes les meres, ne pouvoit se lasser de nous faire répéter tout ce qui nous étoit arrivé; les moindres circonstances l'intéressoient, & nos conversations finissoient toujours par des larmes, que la tendresse & le sentiment nous arrachotent à l'une & à l'autre.

Cependant l'impatience de revoir ma mere, cette chère & tendre Abbessé, nous fit prendre le parti de retourner à Paris. Mon pere, qui n'avoit pû continuer de lui cacher nos malheurs, lui en avoit appris une partie lorsqu'il se déterminâ de passer en Amérique; il l'a prévint de notre retour, & elle nous attendoit avec la dernière impatience. Monsieur & Madame Pichard engagèrent Mirka & le Vicomte de si bonne grace à accepter un appartement dans leur Hôtel jusqu'à ce qu'on eût meublé le leur, qu'ils ne purent se refuser à leurs instances, & je jouis du plaisir d'avoir ma charmante amie. Pendant plusieurs mois qu'il fallut employer pour la convertir à la Foi, le Confesseur de Madame Pichard se chargea de cette conversion. Mirka fit enfin abjuration, fut baptisée à Saint Sulpice, & le lendemain elle épousa le Vicomte, qui l'emmena huit jours après dans une de ses Terres.

Le jour même de notre arrivée, mon pere, Madame d'Embleville, Verneuil & moi, fûmes voir notre chère Abbessé, qui nous fit toutes les caresses imaginables; la tendresse

& le sentiment s'exprimoient dans ses yeux ; c'étoit des questions réciproques auxquelles personne ne répondoit. Dieu puissant, disoit-elle, tu permets donc que je revoye encore mon époux & mes enfans ! mais qu'est devenu mon fils ? Pourquoi ne paroît-il point ? Serai-je long-tems privée du bonheur de le revoir ? que fait-il ? Vous m'avez écrit, cher Comte, que vous étiez tous réunis. Hélas ! le Ciel ne permet pas que je puisse goûter de bonheur parfait ; peut-être est-il malade, & votre amitié veut encore épargner cette épreuve à ma sensibilité. Tranquillisez-vous, Madame, dit mon pere, votre fils est en bonne santé ; mille raisons que vous ne sauriez désapprouver, l'ont forcé à ne pas s'éloigner d'une personne à qui il doit une reconnoissance infinie ; & lorsque vous serez instruite de ses aventures, vous ne pourrez en disconvenir ; mais comme ce recit ne peut être que très-long, vous nous permettrez de ne le point entreprendre aujourd'hui. Madame de Verneuil est extrêmement fatiguée, & l'état où elle est exige que nous lui donnions un peu de repos. Cela est trop juste, dit l'Abbé ; & quoique je sois dans la dernière impatience d'apprendre ses aventures, je veux bien néanmoins suspendre ma curiosité ; je ferois fâchée de causer à cette chère enfant aucune sorte d'incommodité. Verneuil la remercia, & notre tour vint enfin de pouvoir placer quelques mots, qui exprimoient la joie que nous avions de la revoir. L'heure de la retraite nous sépara, & nous lui pro-

mêmes de ne différer que jusqu'au lendemain à la satisfaire.

De retour au logis, nous y trouvâmes le Duc, qui prévenu de notre arrivée vint passer la soirée avec nous. Attentive à tous ses mouvemens, je remarquai que l'amour qu'il avoit eu pour moi s'étoit changé en une violente passion pour Madame d'Embleville; & comme il étoit fort ami de mon pere, je ne doutai pas que ce mariage ne pût s'accomplir, malgré les difficultés que ma sœur pourroit y apporter: ce n'est pas qu'elle se sentît aucune répugnance pour le Duc; au contraire, je l'avois toujours entendue louer ses bonnes qualités; mais la connoissant ferme dans ses résolutions, je craignois que celle qu'elle avoit prise de ne se point remarier, ne fût un obstacle difficile à vaincre.

Le lendemain nous ne manquâmes pas d'aller revoir notre Abbessé, Madame Pichard nous y accompagna: nous dinâmes dans son Parloir, & la journée se passa à lui faire un recit exact de tous les malheurs que j'avois essuyés. Cette tendre Mere ne pouvoit se lasser d'admirer la Providence, qui après m'avoir soutenue contre tant de dangers, me ramenoit enfin au comble du bonheur. La Mere Sainte Agathe, fidelle confidente des disgrâces de notre Abbessé, fut témoin de notre conversation, & ne put retenir ses larmes en aprenant tous les dangers que j'avois courus.

Pour faire diversion, & égayer un peu la conversation, je leur parlai de notre Afri-

caine; & après leur avoir raconté ses aventures, je leur peignis la peine que je prévoyois qu'on auroit à la convertir. Elle adore le Soleil, ajoutai-je, & elle est persuadée que ce Dieu dont nous lui parlons sans cesse, est le même que cet Astre dont elle fait le sien; & je crois qu'on sera obligé, pour la convaincre du contraire, de lui faire faire un cours d'Astronomie, parce qu'elle soutient que toutes Religions sont bonnes, quand on ne fait rien qui soit contraire à la probité. Mon Dieu, dit notre Abbesse, qu'il y aura à travailler pour amener cette jeune personne à la connoissance de notre Foi! Tâchez, ma chère fille, de lui persuader qu'il ne peut y avoir qu'une Religion. Il ne faut que faire usage de sa raison pour en être convaincu: mais malheureusement, on voit à present des milliers de Sectes oposées, qui se portent une haine implacable, & se déchirent entr'elles; de-là naissent les disputes & les cabales, les divisions, les jalousies, les persécutions & les oprobres, & on immole la vérité à l'obstination & à l'orgueil. On diroit, à les entendre interpréter nos augustes & impénétrables Mystères, qu'ils voudroient s'efforcer d'arracher le Sceptre & la Balance de la Justice, que Dieu tient dans ses mains, pour juger eux-mêmes tous les humains. Ces aveugles ne veulent reconnoître que leurs chimères: ils les soutiennent en dépit du bon sens; toujours entêtés, jamais éclairés, ils rejettent avec brutalité les Saintes Ecritures, ses décisions, & ne s'en rapportent qu'à leur

jugement. Prenez bien garde, mes chers enfans, ajouta l'Abbesse, que celui que vous choisirez pour instruire votre amie ne soit point entiché de quelque dogme contraire à la saine Religion. Madame Pichard lui nomma celui que nous nous proposons de lui donner. Elle ne peut être en de meilleures mains, reprit l'Abbesse; c'est un de nos Peres Spirituels, homme fort éclairé & rempli des principes de notre croyance.

Mon pere vint nous reprendre avec Verneuil: on causa encore long-tems, & nous nous séparâmes avec promesse de nous revoir le plus souvent qu'il nous seroit possible, & de lui amener notre belle Africaine, afin qu'elle pût profiter des instructions qu'ils voudroient bien lui donner. Il faudroit, pour cet effet, dit Sainte-Agathe, qu'elle se déterminât de venir occuper, pendant huit ou dix jours, l'appartement que vous avez quitté. Car pour vous, mes belles Dames, nous ne pouvons plus espérer de vous y revoir, à moins que ce ne soit Madame d'Embleville, pendant qu'elle est encore libre. Je me flatte de l'être toujours, reprit ma sœur, & je puis vous assurer que Mirka ne l'occupera pas seule. L'Abbesse répondit qu'elle ne pouvoit lui faire un plaisir plus sensible.

Il y avoit déjà plus d'un mois que nous étions de retour, pendant lequel tems le Duc*** avoit fait assidûment sa cour à Madame d'Embleville, lorsqu'un jour qu'il la trouva seule, il lui déclara les sentimens qu'elle lui avoit inspirés. Permettez, Madame, dit le Duc, que

que je profite de cet instant pour vous instruire de mon amour ; vous serez , sans doute , surprise qu'après avoir donné d'abord la préférence à Madame votre sœur , j'ose vous déclarer ma passion ; vous ne devez cependant pas regarder la conduite que je tiens aujourd'hui comme une marque d'inconstance de ma part , vous êtes si semblables l'une à l'autre par les qualités de l'ame , & celles du cœur & de l'esprit ; ces avantages , joints aux charmes extérieurs , m'ont fait , sans doute , vous confondre , & en aimant la charmante Adélaïde , c'étoit vous que j'aimois ; ce n'a été que votre image à qui j'ai adressé mes premiers hommages ; ma raison a trompé mon cœur par les liens qui déjà vous tenoient engagées , & le respect que je leur devois , ne me permit pas alors de vous entretenir de ma passion. Vous ne devez pas , Monsieur , répondit Madame d'Embleville , chercher à vous excuser sur la préférence que vous avez donnée à ma sœur ; elle la mérite , & je n'en suis point jalouse ! je me sens au contraire très-flattée qu'elle m'attire des marques aussi distinguées de votre estime ; & si j'avois un choix à faire , soyez persuadé que vous l'emporteriez sur tout autre. Mais , Monsieur , il y a déjà long-tems que ma résolution est prise de ne jamais former d'autre engagement ; c'est , à mon avis , un bien si précieux que celui de la liberté , que je ne le veux pas perdre , & les fatigues que je viens d'essuyer m'ont encore affermie dans mes principes.

IV. Partie.

H

Ah! Madame, reprit le Duc, quel funeste coup portez-vous à mon cœur! quoi, le bien de vous aimer me sera-t'il ravi pour toujours? Je serois très-fâchée, dit ma sœur, de perdre votre amitié; si la mienne étoit d'un assez grand prix pour vous l'offrir, je vous assure de ne m'en jamais départir. Du moins, reprit le Duc, ne m'ôtez pas toute espérance, & laissez-moi me flatter que je pourrai un jour vous fléchir par mon amour, ma persévérance & une entière soumission à toutes vos volontés; je sçais que votre amitié est un bien inestimable, j'en connois tout le prix & ne puis m'en contenter; joignez-y, Madame, un sentiment plus vif, & que ce bien si précieux, que je desire avec ardeur, soit les prémices d'une union qui combleroit tous mes vœux.

J'interrompis cette conversation avec Mirka, qui pour la première fois s'étoit habillée à la Françoisise; regarde, Messieurs, dit-elle, au Duc & à Madame d'Embleville, si tu me trouves fort bien tous deux. Ravissante, dit ma sœur en l'embrassant; & moi, dit le Duc, je vous trouve, belle Mirka, toujours plus adorable, toujours de nouvelles graces, toujours mise d'un goût radieux; & toi, toujours galant avec tout le monde, car tu ne dis jamais rien que d'agréable; mais dis-moi sans flatterie, me trouves-tu aussi-bien mise, que je parle correctement le François? Cette question, qui mit le Duc en défaut, nous fit éclater de rire: il est certain que lorsque Mirka vouloit exprimer ses pensées dans no-

tre langue , elle ne brilloit pas par le choix des termes qu'elle employoit ; malgré cela on y remarquoit un bon sens qui faisoit connoître qu'elle avoit beaucoup d'esprit. Nous badinâmes long-tems sur la pureté de son langage , & elle soutint très-bien la plaisanterie. Le Vicomte , pour l'accoutumer à parler notre langue , l'avoit priée de ne se plus servir de la sienne , & nous nous faisons souvent un singulier plaisir de la faire causer.

Fin de la quatrième Partie.

LEA WATHE

... des femmes en leur temps, mais qui
on y a travaillé en leur temps, et
nature de la chose, de leur
pâtir, et de leur être bien la
littérature, et de leur être
leur. Les femmes ont beaucoup
les femmes, et de leur être
les femmes, et de leur être
leur. Les femmes ont beaucoup

... de leur être bien la
littérature, et de leur être
leur. Les femmes ont beaucoup

... de leur être bien la
littérature, et de leur être
leur. Les femmes ont beaucoup

... de leur être bien la
littérature, et de leur être
leur. Les femmes ont beaucoup

... de leur être bien la
littérature, et de leur être
leur. Les femmes ont beaucoup

... de leur être bien la
littérature, et de leur être
leur. Les femmes ont beaucoup

... de leur être bien la
littérature, et de leur être
leur. Les femmes ont beaucoup

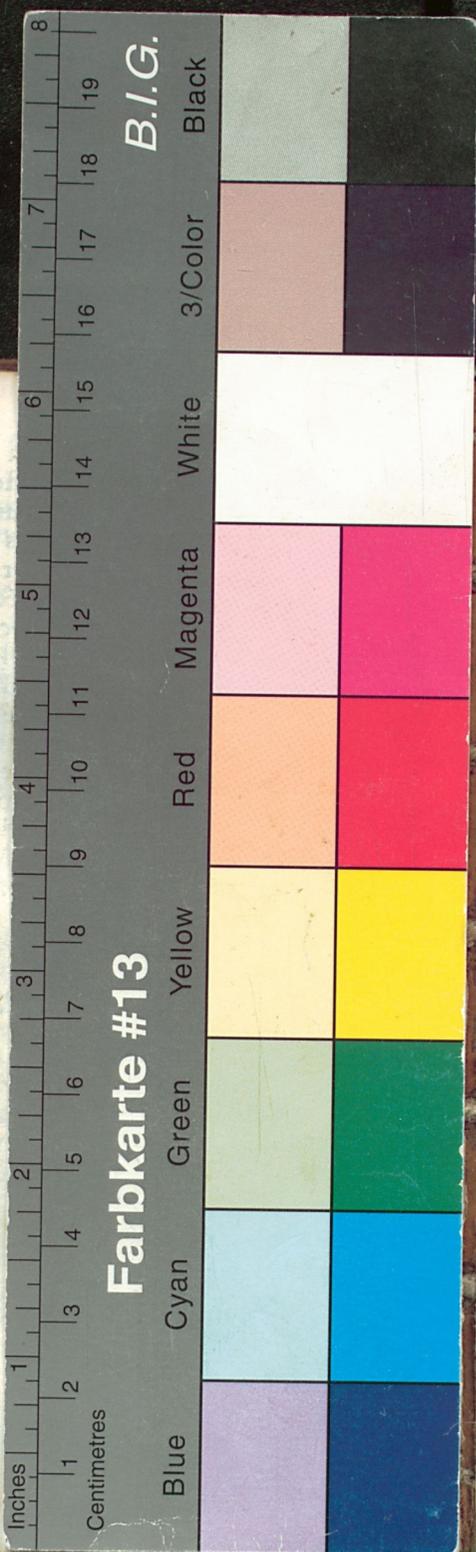
... de leur être bien la
littérature, et de leur être
leur. Les femmes ont beaucoup

... de leur être bien la
littérature, et de leur être
leur. Les femmes ont beaucoup









Farbkarte #13

B.I.G.

LA VOIX
DE LA
NATURE,
OU
LES AVANTURES
DE MADAME
LA MARQUISE DE***.
PAR MAD. DE R. R.
AUTEUR DE LA PAYSANNE PHILOSOPHE.
QUATRIÈME PARTIE.



A AMSTERDAM;
AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE.

M. DCC. LXVI.

5